

ACADÉMIE ROUMAINE

BULLETIN

DE LA

SECTION HISTORIQUE

SOUS LA DIRECTION DE

N. IORGA

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

TOME XII

EXTRAIT

LA COMMÉMORATION D'ERNEST
RENAN. — LA COMMÉMORATION
DE JULES MICHELET. — UN COL-
LABORATEUR FRANÇAIS A
L'UNITÉ DES PRINCIPAUTÉS. — LA
COMMÉMORATION D'EDGAR
QUINET. — PAUL BATAILLARD

PAR

N. IORGA

CULTURA NAȚIONALĂ
BUCAREST

1925

LA COMMÉMORATION D'ERNEST RENAN

PAR

N. IORGA

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

Séance du 2 mars 1923

La France, du moins la partie de la France qui sait dépasser les précisions du dogme infailible et fixe pour comprendre la sincérité courageuse d'une conviction, le devoir de parler et de vivre conformément à ses croyances, la mission de propager la vérité sans brusquer la conscience, attachée à une autre «vérité», du prochain, célèbre en Ernest Renan une de ses gloires du XIX-e siècle et une incarnation de l'âme humaine des plus importantes en ce temps, qui restera tout de même des plus grands dans le développement des civilisations jusqu'hier encore solidaires.

Les commémorations sont célébrées par chaque catégorie d'une société en rapport avec sa propre mission. Dans notre Académie le plus bel hommage ne peut être que celui de vouloir expliquer la supériorité littéraire, scientifique ou historique à laquelle nous entendons rendre hommage.

Renan a été, dans la direction de sa pensée, ce que lui ont imposé ses origines et les grands courants intellectuels qu'a traversés sa jeunesse, secouée par des crises desquelles est ressortie cependant la grande sérénité, émue et souriante, qui reste le caractère même de son être moral au milieu des représentants de la littérature française contemporaine. Le romantisme, qui avait fêté ses bruyants triomphes, mourait en fausses attitudes, en poses forcées, essayant de donner l'impression d'un surplus des énergies créatrices qui s'étaient depuis longtemps épuisées. L'esprit d'ironie, capable de saisir toutes les relativités et de compatir à toutes les faiblesses inhérentes à l'être humain, même dans son essor le plus hautain, avait pris sa revanche par un Alfred de Musset, un Mérimée. Il fallait cependant une croyance, parce que jamais une société ne pourra se nourrir de doutes et de négations.

Cette croyance a été cherchée avec passion, elle a été établie avec une profonde, une inébranlable conviction dans le domaine de la critique moderne, scientifique, employant toutes les méthodes d'investi-

gation, mais sacrifiant tout ce qui n'entraîne pas dans son rayon. Critique impitoyable toujours, incapable de comprendre souvent, dont la mission est d'établir la vérité contrôlée, vérifiée, inévitable, éternelle, celle que rien ne pourrait détruire, car on croyait qu'une seule sorte de critique existe, disposant de la seule méthode infaillible. Et, puisque le travail d'une génération entière du moins, employant avec une mesure française les pratiques découvertes et cataloguées par la science allemande, s'imaginait que dans toutes les branches du savoir la nouvelle base de toute croyance a été trouvée, quelqu'un, Auguste Comte, le nouvel Aristote, classant le résidu passé par toutes les eaux d'analyse des métaphysiques mortes, osa présenter aux mille adorateurs d'une foi moderne, définitive et invariable, l'hierarchie et la cristallisation dans un système de toutes ces vérités, dont certaines devaient avoir une si courte éternité. Mais, même si on n'acceptait pas cette création individuelle, plus solide par le ciment de liaison que par le valeur des pierres reliées de cette façon, il restait, dans l'attente d'autres systèmes de révolution dogmatique, la sûreté dans la méthode. Dans cette méthode que la philologie de Böckh avait donnée à l'histoire, que l'histoire avait transmise à la philosophie et à la critique littéraire et qui, par Auguste Comte lui-même, avait osé passer dans le domaine vénéré de la métaphysique religieuse pour décider ce qui doit être écarté par la critique et ce qui est en état de rester comme vérité reconnue et acceptable par les esprits pensants.

Méthodes matérielles, sans divination, pour des systèmes de matérialisme. Dans ces circonstances Renan commença la formation de son esprit. Et j'ajoute: dans les circonstances qu'avait créées le système politique correspondant à celui que je viens d'esquisser. Le système du napoléonisme constructif, qui prend de toutes les formes qui s'étaient succédées, au prix de tant de commotions, de sacrifices et de désillusions, seulement ce qui peut être force active, en politique, et, dans la vie sociale, variable et trouble, ce qui peut fonctionner comme levier, comme vis, roue et cordon de transmission pour mieux développer la production. Le catholicisme lui-même, mis en odes du moyen-âge par Lamartine, revêtu dans la splendeur des pompes du style de Chateaubriand, descendu au chevet de toutes les souffrances humaines et au dessus du berceau des espérances d'un monde torturé de soucis par Lamennais, était entré dans la formidable machine de domination matérielle et morale de la nouvelle fondation dynastique, qui elle aussi rêvait de la longue durée d'une journée dont le crépuscule devait venir vite.

II

Tréguier, vieux monastère du «pape» (*pabus* en breton) Tual, avec la cathédrale gothique qui l'écrase. Un coin de Bretagne archaïque,

rude dans ses souvenirs millénaires, réfractaire à tout ce qui s'agite dans le monde environnant sans trouver accès dans ces fortes âmes fermées. Une atmosphère de dogmatisme traditionnel enveloppe tout; la tour de l'église sans style, dans une région privée d'art, perce l'air d'une flèche qui ressemble à l'épée de bronze, sortie de la tombe d'un guerrier celtique à l'époque des légendes et des chansons sans âge. Pays de rites sacrés, d'origine immémoriale, entouré d'un mysticisme spécial de race, dans lequel — chose digne d'être remarquée pour comprendre Renan — le christianisme n'est que la dernière enseigne des croyances instinctives, profondes et tâtonnantes. Ici, sans aucun doute, il n'y a pas, comme dans le Sud des logiques de synodes doublées d'autorité impériale, après le calcul des votes et la rédaction des formules de chancellerie, de place pour une religion sans religiosité, mais bien pour une immense religiosité, qui, peut-être, oserait renoncer aux codes et aux pénitences d'une religion définie, sans être pour cela exposée à tomber dans la trivialité des négations à bases de mathématique, de physique ou de sciences naturelles. Un écrivain breton, Charles le Goffic, a parlé, il n'y a pas longtemps, de cette vie «toute embrumée de mystère», d'une «spiritualité mélancolique», que mène une très vieille humanité simple, aux secs bras de résistance et aux yeux brillants de visionnaires, d'autant plus sûrs de voir qu'ils ne peuvent jamais exprimer ce qu'ils ont vu.

Je n'ai pas ici les moyens de connaître les premières années de Joseph Ernest, l'enfant de Tréguier, né et vivant des années entières dans le formidable bruit sourd des vagues et sous la pression des brouillards s'épanchant goutte à goutte sur les pierres grisâtres. Dans un admirable petit livre, d'un touchant souvenir de reconnaissance, dédié à sa soeur qui n'a voulu avoir que lui au monde, Henriette, il a esquissé, en définissant cette âme si semblable à la sienne, tout ce qu'a été au commencement l'essence de son propre être moral. Répulsion envers les conventions froides et fausses des grandes villes, dans lesquelles les hommes ne peuvent se connaître pendant une vie entière et remplacent donc la vraie notion de l'amitié par ces formes de convention que tout homme bien élevé doit aux autres; désir, besoin de se retirer dans un coin de simplicité, rempli seulement des choses et des figures qu'on veut; société continuelle des pensées essentielles dominantes; une sorte de milieu rural, humble et aimable, transporté aussi comme un défi là où la cité remplit tout de son grand bruit extérieur et combien inutile; passion de se sacrifier, de souffrir pour un devoir qui enmure l'existence entière. Telle a été la modeste institutrice errante dans la lointaine Pologne, qui sacrifiait son propre destin pour ce qui lui semblait plus haut qu'elle et trouvait sa récompense même dans la dévouement dépensé sur le seuil de l'activité littéraire de son frère. La formule de 1860: Le sacrifice est un devoir et un besoin pour l'homme, il avait pu la tirer de cette existence qui avait passé, sainte, sous ses yeux, le gardant dans l'ombre.

Puis le séminaire catholique de chez lui, dans lequel tout est fixé jusqu'au dernier détail et aux dernières syllabes ¹⁾).

«L'éducation d'il y a deux cents ans, dans les sociétés religieuses, les plus austères» ²⁾), dit-il lui même. Une Rome païenne par la réglementation de fer, transportée dans ces brouillards, qui cachent les plus âpres contours et permettent à quiconque de voir au delà tout ce qu'il veut. La *Summa totius theologiae* en formules modernes pour celui qui sent la nostalgie des grands voyages sur l'océan des métaphysiques, même si le naufrage devait noyer quelque jour les richesses de sa cargaison.

Et, ensuite, à Paris, dans le décor d'une architecture pompeuse, froide gelée, grisâtre, toute d'imitation, remplie des prétentions du grand siècle, sans rien des souvenirs de la religion consolatrice pour les humbles du christianisme primitif: Saint Sulpice, au bout de la «rhétorique» faite à Saint-Nicolas du Chardonnet. Ici, au milieu de la tradition intégrale et pure, se produit chez lui la crise, la révolution intérieure, la création, par des éléments héritées, du fond de son inconscient, comme par les influences anti-catholiques du temps, l'homme nouveau.

Il était venu pour devenir prêtre, peut-être théologien. Et maintenant il est *le philologue*. Le philologue initié aux langues sémitiques, habitué aux strictes méthodes d'analyse, parvenant — un ébranlement des idées qu'il devait professer telles quelles — à trouver, sous les mots, un autre sens que celui de la tradition. Toutefois, par les études historiques, qu'il qualifia plus tard ³⁾ de «petites sciences conjecturales», en continuelle dissolution et sans avenir, par ces études historiques, qui ne se contentent pas de la statuaire des personnalités dirigeantes, ni de la fresque brillante des processions solennelles, mais prétendent pénétrer jusqu'à l'explication intime, par l'homme, même par ce qu'il n'a pas entendu laisser comme document de soi-même, des événements et des situations, il a, à un moment donné, la notion du milieu. Du milieu entier, avec tout ce qu'il contient, comme influences profondes, comme longues pénétrations, comme déterminations décisives. Dans ce qui touche l'homme, il arrive ainsi à découvrir les facteurs, tous les facteurs dans l'homme seul. Même la religion — murmure une voix séduisante et irrésistible à l'oreille du séminariste de vingt ans. Il lutte pour ne pas croire. Mais le résultat de ses études ne peut être écarté; la perspective qu'elles ouvrent ne peut être effacée. Ces habitudes d'esprit, avec l'entière ironie de leurs conséquences, font partie de son être même, se sont incorporées dans son existence de penseur. S'il était un philosophe, il pourrait, comme réussissent à se l'imposer tant d'esprits cultivés, couper en deux le cercle de ses conceptions,

¹⁾ La liberté de la pensée et la nullité de l'enseignement Renan les relève chaleureusement dans ses «Essais de critique et de morale», pp. 148—50.

²⁾ *Souvenirs*, p. 132.

³⁾ *Souvenirs*, p. 263.

et au delà de la ligne séparatrice la critique ne passera pas, car ce n'est pas son domaine. S'il était seulement un historien, il pourrait mettre de côté ce qu'il a reçu pour croire et ce qu'il a gagné pour savoir, l'un ne se mêlant pas à l'autre, l'enthousiaste religieux cohabitant avec ce qui, dans tout ce qui concerne seule l'humanité, pousse le doute jusqu'à la négation, la négation jusqu'au sarcasme. Mais il est un philologue uni à un théologien : la théologie lui fournit comme base les livres sacrés, et ces livres sacrés, soumis à l'interprétation, crient sur chaque page leur humanité, avec toutes ses incertitudes, toutes ses insuffisances, ses faiblesses et ses contradictions.

Et, ainsi Renan n'a pas été prêtre, mais il a été — Renan.

III

Pour le moment, quittant le séminaire, il suit sa carrière strictement scientifique, vivant des leçons qu'il donne. L'agrégé de philosophie de l'année révolutionnaire 1848 — il avait dans son âme, lui aussi, sa révolution, un peu plus grande de principe que de conséquences — l'érudit couronné par l'Institut de France était un sémitologue attentif, réfléchi, destiné à être dans son pays le plus fort d'une génération entière. Que chacune de ses études ajoute à la dissolution de ce qui devrait le retenir pendant sa vie entière dans le dogme inattaquable, c'est tout ce qu'il y a de plus naturel. Le premier pas importe seul pour celui qui passe au delà des limites interdites et apporte les méthodes d'analyse profane sur un terrain jusque là défendu.

Alors, il traduit « le livre de Job », avec ses lamentations sur la vanité humaine et l'ardent hymne d'amour oriental de la « Chanson des Chansons ». Dès son monumental ouvrage « Histoire et système comparé des langues sémitiques », dès l'essai sur « l'origine du langage », il a passé à l'histoire religieuse, qui la séduit de plus en plus et, après les « Études d'histoire religieuse », il tente de trouver dans la philosophie arabe l'explication des synthèses moyen-âgeuses du dogme catholique, par son « Averroès et Averroïsme ». Il est, dès le commencement, un grand érudit, l'un des plus grands qu'ait eus sa nation, si riche dans ce domaine ; mais, en attendant, malgré la notoriété provoquée par les attaques des intransigeants de l'Église, qui ne pourront l'empêcher d'entrer à l'Institut et, s'ils lui prennent sa chaire en Sorbonne, ne réussiront pas à l'empêcher de parler au Collège de France, il reste en dehors des préoccupations du grand public, ne se reconnaissant aucune mission envers lui.

Pour le moment, dans la nerveuse atmosphère de sa transformation, il est bien reçu par le monde officiel. Même lorsque la République a un président et que le président, Louis Napoléon, est un maître qui voit dans le catholicisme le sévère moyen de discipline qu'il a été toujours, Renan, qui croit encore dans une vie nouvelle de l'humanité sur la base des « principes de 1789 » et s'inspire du libéralisme qu'il

suppose vivant et bienfaisant, reçoit une mission dans cette Italie, qui alors même posait sur les mêmes voies révolutionnaires le problème entre les droits de la nation libre et ceux de l'Église qui ne peut donner la liberté. Avant de passer comme employé au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, qualité qui lui permettra de donner une oeuvre, trop peu connue, mais pleine d'informations nouvelles et d'esprit synthétique, la collaboration pour l'art au «Tableau» du XIV-e siècle français, où la partie de littérature est donnée par Leclerc, il s'est risqué au delà des limites sévères de la philologie marchant sur le terrain des controverses modernes dans son étude de 1751 sur Tosti, qu'il comprendra dans ses: «Essais de morale et de critique».

Maintenant, Renan croit qu'il y a eu dans le moyen-âge un mouvement de rénovation qui «trouva sa formule définitive en 1789», formule dont l'adaptation est une nécessité pour toute société «moderne». En réalité, les agitations de la «cité» du moyen-âge, qu'il comprend par erreur opposée à la collectivité, ont continué sans interruption jusqu'à la ruine de ce dernier apport à la forme impériale, d'origine et de caractère asiatiques, qui a été la royauté française; mais, si la constitution que la France s'est donnée alors, exprime le gouvernement par «la notion», les principes, d'une rigueur absolue, sont un écho du vieux dogme de l'Asie. Mais, pour le penseur de 1851, 1789 veut dire «l'acte de majorité de l'esprit humain, prenant possession de sa souveraineté», l'avènement de la raison, comme pouvoir organisateur et réformateur ¹⁾.

Ceci peut-être parce que cette raison philosophie avait vaincu la vieille conception monarchique-théocratique du passé, qu'il combat dans son dernier représentant qui n'ait pas abdiqué la totalité de ses droits: le Pape. Aussi, dans son étude sur les révolutions de l'Italie, «l'idée du droit individuel et de la liberté», dont il fait don aux envahisseurs germaniques — ses lectures allemandes le dominant encore trop — lui semble la plus grande conquête de l'humanité. Mais, bientôt, voici qu'une nouvelle conception se forme dans l'esprit de celui qui avait en lui-même les éléments héréditaires de race et de classe dont elle pouvait surgir spontanément au premier contact brutal avec les formes sans contenu, avec les paroles sans écho, avec le matérialisme qui, n'ayant aucun frein moral et aucune tendance idéale, se contente du plaisir d'une vie aisée et se couvre de l'hypocrisie de formules usées et fanées. De même qu'il s'était déclaré contre l'admiration non conditionnée, que les étrangers ne peuvent partager parce que ceux-ci découvrent les traces des imitations pour la littérature française du XVII-e siècle, il aura le courage d'attaquer les défauts de l'action de 1789: le nivellement en formes imposées qui cachent et écrasent, empêchant la libre manifestation des qualités supérieures de la personnalité, dont la première est l'aptitude morale, élément principal de la religiosité, elle même le principal apanage de notre espece. Il va pro-

¹⁾ P. 215.

clamer ainsi qu' «un établissement n'est solide que lorsqu'il a des racines historiques» ¹⁾, et que «la liberté résulte d'un droit antérieur et supérieur à celui de l'État, et non d'une déclaration improvisée, ou d'une raison philosophique plus ou moins bien déduite» ²⁾. L'erreur la plus fâcheuse est de croire que l'on sert la patrie en colonniant ceux qui l'ont fondée. Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont comme point de départ un profond respect du passé. «Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes est l'aboutissement d'un travail séculaire».

Dans le seule délivrance de certaines restrictions venant du temps des cultures fermées par des frontières et des préventions de classe il voit une compensation pour ce que nous fait supporter une certaine démocratie. L'industrialisme de l'époque napoléonienne, venu de l'Angleterre des nouvelles machines dans cette France rassasiée d'idéologie pour prendre en même temps la souveraineté sur l'Amérique du Nord et puis imposer au monde entier les pratiques de fabrique et d'usine, destinées à donner à l'Allemagne la victoire, puis l'État d'esprit résulté de ces pratiques et de l'effréné libre jeu du capital, apparaît à celui qui, maintenant, avait passé à la critique sociale et morale et s'était imposé une mission envers les défauts de son temps, comme un abaissement de l'humanité. Il met en contraste les exposition dans lesquelles le Second Empire, aussi bien que l'Angleterre de la reine Victoria, voyaient la suprême preuve de la valeur d'une société avec les «panégories» de jadis, pleines de poésies dans leurs «congrès littéraires», qui étaient en même temps des «réunions religieuses» et avec les pèlerinages qui — comme il le disait, précédant la théorie de M. Bédier — étaient créateurs de poèmes ³⁾. «La multitude qui se presse sous ces voûtes de cristal est-elle plus éclairée, plus morale, plus vraiment religieuse qu'elle ne l'était il y a deux siècles? Nous pouvons en douter» ⁴⁾.

En face de ces négations il devait une affirmation.

Et il l'a donnée.

IV

Passant à l'analyse de cette affirmation, qui est d'un très grand intérêt actuel, peut-être même durable, je provoquerai peut-être l'étonnement si je ne m'arrête pas trop sur cette délicieuse oeuvre de poésie religieuse, résultée de la connaissance, par une mission en Syrie, du milieu palestinien, qui est «la Vie de Jésus», elle même la première d'une série de travaux: sur Marc-Aurèle, sur les Évangiles, sur Saint-Paul, sur l'Antichrist, formant une histoire des commencements du christianisme après celle, si large, du peuple d'Israël. En effet, cet

¹⁾ P. 37.

²⁾ P. 38.

³⁾ P. 354.

⁴⁾ P. 373.

ouvrage, si populaire, le plus populaire sur Jésus jusqu'au vaste délayage du même sujet sacré par M. Papini, ne représente rien de nouveau dans la pensée de Renan, ni quelque chose d'actuel envers les grandes préoccupations de nos jours, pleins des conséquences des crimes qui se sont commis contre l'humanité et qu'aucun repentir sincère n'a pas encore expiés. Parue en 1860, la « Vie de Jésus », présentée au grand public dans une forme dénuée de l'appareil d'érudition, étudie l'humanité du Sauveur, d'après les règles de l'historiographie moderne, irrespectueuse seulement en ce qu'elle n'abdique aucun des droits.

L'innovation réside tout au plus dans l'appel de l'édition abrégée, dirigé au « peuple », auquel il présente l'image de la plus pure propagande et du plus saint sacrifice, « aux humbles serviteurs et servantes de Dieu, qui portent le poids du jour et de la chaleur, aux ouvriers qui travaillent de leurs bras pour bâtir le temple que nous élevons à l'esprit, aux prêtres vraiment saints qui gémissent en silence de la domination des saducéens orgueilleux, aux pauvres femmes qui souffrent d'un état social où la partie du bien est encore faible, aux ouvrières pieuses et résignées au fond de la cellule froide, où le Seigneur est avec elles ».

Il y a ici plus que l'influence de Lamennais, l'autre Breton, à la vive flamme dans laquelle se résume sa vie, le compagnon de race, que Renan appréciait comme un esprit sincère, loyal, juste, d'après les traditions et les sollicitations de son sang ¹⁾, plein de « noblesse antique » et dégoûté de tout ce qui l'offense, de « chevalerie et de générosité », avec lequel il y a seulement la ressemblance de leurs tendances combattives. Ressemblance dans la tendance de détruire ce qu'on ne croit pas vrai et justifié, et pas aussi celle du tempérament dans la tâche de réparer, de construire. Pour le manque de cette partie, de même que pour la capitulation devant l'ultramontanisme papal par l'élévation du drapeau du néo-catholicisme militant pour arriver ensuite au socialisme religieux à vêtement prophétique, Renan a été sévère envers celui qui, sous différents égards, a été un devancier et avec qui on voit bien qu'il ne voulait pas se confondre. « Chef d'école, de parti », comme celui là, l'historien du christianisme — sans lui être adversaire — ne voulait pas l'être.

Il lui suffisait pour arriver à un résultat moins amer et crispé la poésie, la vaste poésie — mais autre que celle de l'auteur des « Paroles d'un croyant » — profondément humaine qui s'épanchait goutte à goutte de son cœur, comme le saint chrême des os d'un saint oriental. Elle venait, plus directement que chez l'autre, de ces « parents de la tribu obscure au foyer duquel il a recueilli la foi aux choses invisibles », de « l'humble clan d'agriculteurs et de moines, auquel il devait d'avoir amené la vigueur de son âme dans un pays éteint » — et combien il se trompait ! « dans un siècle sans espoir » ²⁾.

¹⁾ *Essais*, p. 174 et suiv.

²⁾ *Essais*, pp. XVIII—XX.

Cette poésie n'est pas seulement dans ses drames philosophiques, dans lesquels il a filtré pour le plaisir de raffinés ce que sa pensée avait de plus subtil et, d'après les uns, même de plus ambigu dans sa sagesse aux horizons sans fin, de même que dans chaque page d'histoire, pleine d'un sens si profond pour les choses humaines, mais surtout dans le caractère tout à fait spécial de sa morale. Poésie tellement nécessaire dans notre siècle que, sans elle, avec n'importe combien de religion même, aucune morale ne peut survivre à l'assaut des intérêts matériels, d'autant plus exaspérés qu'ils sont plus richement satisfaits, assaut dont l'approche menaçante effrayait, au début des exposition napoléoniennes, le critique de 1860.

«Il faut créer l'empire de Dieu, c'est-à-dire celui de l'idéal, dans nous-même» et «le commerce des âmes est la grande et la seule réalité»¹⁾, «l'existence est un grand et continuél devoir», voici ce qui est inscrit sur les premières tables de sa foi définitive. Sans «avoir pensé jamais à diminuer dans ce monde la somme de religion qui reste» et «demandant seulement pour elle un nouveau degré de raffinement» de la délicatesse de l'âme et de la culture d'esprit, il s'était séparé pour toujours des dogmes invariables dans leur précision et des «croyances surnaturelles» et ne consentait pas cependant aux «timides mensognes» des autres, dans lesquels il ne découvrait pas ce que le croyant donne, créant lui-même de la religion dans les formes données, pour lesquelles il ne peut pas se rendre responsable. Mais il n'entendait pas lui substituer, plus que le matérialisme qui le révoltait, cette idolâtrie de l'intellectualism, qui devait infecter tout un monde.

«Tous les raffinements du monde, ne valent pas un bon sentiment, même s'il est mal exprimé».

Ni le système, ni même les études ne peuvent être un but, donc une justification pour la vie. «Je ne me retirerais pas content de la vie, si mon action s'était bornée à soutenir un ordre d'études ou un système particulier». Etre un honnête homme, vivre dans une morale de création bien personnelle venant des nécessités organiques de l'âme, qui permet de prendre place dans «la vie aristocratie de notre temps», voilà ce que doit être la vie.

* * *

Et il le dit avec la simplicité du curé de campagne, qu'il était destiné à être — et qu'il était resté au fond, malgré l'immense accumulation de toutes les connaissances et la majestueuse domination d'une personnalité exceptionnelle. «La morale est la chose sérieuse et vraie par excellence et elle suffit pour donner à la vie un sens, un but». Il y a une base indubitable qu'aucun scepticisme n'ébranle et dans laquelle l'homme trouvera, jusqu'à la fin de ses jours, le point fixe de ses incertitudes: «le bien c'est le bien et le mal c'est le mal».

¹⁾ *Souvenirs*, pp. 126, 135.

Et cette religion morale a aussi l'avantage de «réunir dans les mêmes sentiments tous les esprits honnêtes, combien qu'ils soient autrement séparés dans les choses divines et humaines».

Si à la fin de tous les doutes un des hommes dans lesquelles le XIX-e siècle s'est incorporé plus complètement, avec tout ce qui l'a agité, l'a torturé et l'a consolé, a trouvé dans la morale comprise autrement que comme une réalisation sincère de rites extérieurs, ou comme une prudente mise à l'abri des responsabilités pénales, ou même comme une condition indispensable pour l'amélioration dans un autre monde des conditions de cette vie, le calme nécessaire pour vivre heureux et travailler avec succès pour le bien des autres, cela est dû à la religiosité, au sens des choses supérieures, qui peuvent ou non être définies, avec lequel il était né et qu'une éducation soignée de lui-même avait développé.

C'est aussi la condition indispensable de la pureté qui se défend et de l'élan qui conquiert.

Et, en affirmant cela à l'heure de commémoration d'un grand Français et d'une caractéristique Breton, une coutume de son petit pays me vient, naturellement, dans l'esprit.

Les femmes de chez lui balayent les églises avant le départ de leurs maris sur les vagues incertaines des mers. Tout ce qu'on réunit ainsi, des restes de tant de services divins écoutés avec tant de dévotion, reçus avec consolation, se disperse dans l'air, et c'est un bon augure pour ceux qui s'en vont. «La poussière des églises», dit M. le Goffic, «recueillie avec soin et jetée aux quatre vents de l'horizon, assurera une bonne navigation».

Traduction de M-LLE ILEANA ZARA

LA COMMÉMORATION DE JULES MICHELET

PAR

N. I O R G A

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

Séance du 30 mai 1924

Au cours de l'année où la France célèbre le grand visionnaire qui a été Jules Michelet c'est pour nous aussi un devoir spécial que de penser à lui. En effet, aux moments où, ainsi que le disait un autre Français, dont la vie a été longtemps étroitement liée à notre renaissance nationale et qui s'est cru un devoir de ne jamais oublier les bonnes heures passées dans la Moldavie du prince Grégoire Ghica, le poète Édouard Grenier, le sort de nos pays était discuté dans l'«aéropage des rois», le glorieux écrivain saisissait un détail des agitations de l'année 1848, l'incident d'héroïsme féminin de Madame Rosetti accourant au secours de son mari prisonnier et envoyé en exil, pour montrer au monde qui lisait avec passion ses oeuvres nos droits à sa sympathie émue.

La vive intelligence de ce peuple si calomnié avait gagné donc la sympathie de celui qui a poursuivi le long des siècles — des Romains à la Révolution française — l'éclat des âmes nationales.

Il s'était senti saisi de compassion devant la narration des incidents qui constituent «la grande exécution de la Roumanie, appliquée des temps en temps selon le bon gré ou l'intérêt des envahisseurs du Nord», transformant en «esclaves blancs», menés aux corvées et au transport des provisions les millions de paysans, de noble race, qui habitent nos vallées et nos plaines.

Il avait suivi les débats de l'assemblée des paysans à Bucarest pendant une révolution manquée — et sur le sens politique et social de ces hérésités — car telle a été en réalité la situation de la majorité de nos paysans pendant trois siècles — il se prononçait ainsi: «ces paysans donneront preuve d'une bonne raison, d'une belle éloquence et de beaux sentiments. J'ose dire qu'en nul pays peut-être on n'eût trouvé chez les habitants des campagnes à ce degré cette noble sève primitive, cette lueur de bon sens antique et en même temps la logique droite, perçante et sans réplique que les modernes se figurent leur appartenir en propre».

Opinion tout à fait précieuse de la part de celui qui, plus tard, dans le calme serein de la vieillesse, devait essayer cette admirable explication de l'âme populaire, cette «Völkerpsychologie» sans catégories artificielles et sans métaphysiques touffue de termes techniques, qui est «Le Peuple».

Mais, s'élevant plus haut que cette appréciation des couches fondamentales de la nation roumaine, l'historien penseur, qui avait compris dès le début que toute étude historique part de l'histoire universelle pour comprendre et y revient toujours pour vérifier, s'incline devant les longs efforts d'une nation sans cesse haïe par tous ses voisins, sans avoir — et j'ajoute: même jusqu'aujourd'hui, quand ils restent sous le poids de la même malédiction — du moins la consolation des Hongrois et des Polonais de savoir qu'on n'ignore nulle part «la gloire de ses souffrances». «Huit millions d'hommes de même langue, de même race, une des grandes nations du monde passaient inaperçus».

Il devine, lui, le grand devineur, que, n'ayant pas la «fureur» des Hongrois, ce peuple d'une latinité dont il ne pouvait pas soupçonner le vrai caractère d'émigration rurale, se maintient par deux qualités qui l'ont aidé à se relever chaque fois qu'il a été terrassé: la patience et la souplesse.

Sa merveilleuse intuition l'amène à découvrir la valeur que possède le produit infiniment varié, et d'une simplicité charmante dans les moyens, de l'imagination et du sentiment roumain créateurs: ses paroles sont — je crois — la première appréciation de notre contribution à l'élaboration du beau dans l'humanité, pour laquelle aujourd'hui à peine commence à s'ouvrir la compréhension des grandes nations.

Passionné pour les phénomènes éthiques, il a ramassé, dans ce qu'on disait sur un pays qu'il n'a pas vu, peut-être parce que nous n'avons pas trop tenu à le lui montrer reconnaissant, la moralité, sans béquilles de lois et sans pique de surveillance, des masses paysannes et cette hospitalité royale, dans les plus humbles conditions, qu'il décrit comme si lui-même, le voyageur en imagination à travers les pays et les siècles, aurait goûté son sincère sourire. L'oiseau la sous gouttière, la cigogne sur le toit, dit-il, aussi entrent dans les rangs des hôtes pour lesquels on n'épargne rien d'un pauvre pécule.

De la lecture d'Alexandri, de celle des essais de Rosetti, que nous ne devons pas diminuer pour satisfaire aux théories de race, mais, tout en critiquant le caractère diffus de sa phase romantique, reconnaître la vibration byronienne des vers de sa jeunesse, de la chanson populaire accommodée et «complétée» par le premier de ces poètes, le curieux de toute manifestation d'âme a ramassé autant qu'il lui fallait pour dire que nous avons aussi une littérature par laquelle, sans jouer d'une attention universelle à laquelle nous aurions pu nous adresser, notre nation «s'est parlée à elle-même, à son cœur, de ses douleurs et de ses joies». Rien «ne m'a intéressé plus», déclare-t-il, «en ce qui concerne l'âme de cette jeune nation, que les contumes, les chansons par lesquelles cet enfant qui semblait» (d'après la contre-façon d'Alexandri, qu'il a saisie, comme Mérimée, dans un feuilleton contemporain), «ne savoir qu'aimer, cueillir

des fleurs et soupirer, tout à coup se lève pour parler en homme laissant voir ce que l'avenir lui destine».

Le poète des interprétations historiques, qui était depuis longtemps un prophète de son temps, n'est pas indifférent envers nos destinées et cherche à en fixer les lignes principales. Connaissant la noblesse seulement dans sa phase actuelle et d'après la caractéristique des adversaires qu'elle avait, il l'écarte de sa sympathie; c'est à elle qu'il pense certainement — comme tant d'autres écrivains français — lorsqu'il parle des «mœurs un peu légères, du moins dans les villes, où», ajoute-t-il, «la population est trop mêlée d'étrangers». Il ne voit notre avenir assuré qu'après la distribution des terres aux paysans. Pour lui, pour ce «peuple», il demande «un morceau de terre, dont, par son travail, il puisse gagner l'existence, pour pouvoir nourrir sa femme et ses enfants». Mais, toute fois, celui qui parle de cette «nation de huit millions» absolument homogène, comprend qu'il faut donner une patrie unique à un peuple parfaitement unitaire. Parlant de l'indifférence, qui ne pouvait être évitée dans des circonstances si difficiles, du gouvernement révolutionnaire français de 1848 envers la révolution roumaine, faite, peut-être même trop, sur la base des idées françaises, il observe que la France ne peut donner que des «larmes pour ceux qui ont cru en elle et qu'elle n'a pas aidés». Bientôt la France allait donner ce secours, fût-ce même par une régime que le vétéran de la démocratie sentimentale ne pouvait admettre, celui d'un empereur, ayant cependant les mêmes conceptions que ce héraut des droits populaires et nationaux. Mais ce qui nous est plus précieux de la part d'une nation soeur, plus même que ce secours, c'est la compréhension sympathique. A cet égard personne n'a dépassé Michelet, et je me permets de commettre une indiscretion, une grave mais douce indiscretion, en rendant, d'une admirable lettre, de celui qui, sous différents égards, marche sur ces traces le grand historien de son ancestrale Gaule, M. Camille Jullian, les lignes où il parle de «cette Roumanie où il y eut jadis, autour d'Albe aujourd'hui ressuscitée, un État celtique; où il y eut cette sainte royauté dace qui est une des justes merveilles de l'antiquité; où il y eut ces colonies roumaines qu'il est convenu d'admirer — où il s'est passé, depuis cent vingt ans, ce prodigieux redressement de peuple qui est une de gloires de l'humanité moderne»¹⁾.

II

L'esprit de Michelet, en ce qui nous concerne de même que dans son essence noble et féconde, n'a jamais disparu donc de la France, où il a été souvent attaqué par une critique qui s'inspire du rationalisme allemand, depuis longtemps incapable des synthèses d'un Ranke et peu respectueux de celles, plus froides, d'un Lamprecht, et de ces pratiques

¹⁾ Lettre du 20 avril 1924.

de séminaires érudits, qui préparent la science, mais ne la représentent pas plus qu'une certaine pénétration par la philosophie de mots et de formules.

Le définir, est une audace, que le moment m'impose cependant.

L'apparition de Michelet dans la littérature historique de la France peut être mise en rapport avec la triomphante révélation du passé de Chateaubriand, qui n'a pas laissé seulement les résurrections éblouissantes de ses oeuvres d'imagination, mais a donné dans le même style d'un inimitable charme de couleur, d'un grandiose écho aussi des tableaux de vie vécue dans ses «Études historiques».

On a parlé aussi de Vico, le génial commentateur italien de l'histoire, dont les formules l'auraient charmé.

L'école d'histoire allemande l'a réclamé pour elle — et ce rêveur de fraternisations universelles a aimé les Allemands pour le grand élan d'idées au commencement du XIX-ème siècle, et aussi pour une vie patriarcale qui existait et dominait de son temps — en attribuant à ses interprétations philosophiques du passé, à ses révélations de philosophie historique la conception primordiale de l'oeuvre de Michelet.

Je suis certain que personne de ceux qui ont vécu leur jeunesse alors que les trompettes d'or du grand romantique français sonnaient, n'ont pu échapper à son influence. Dans les «Études historiques» de Chateaubriand, qui n'avait pas passé par ce qui plus tard s'est appelé la préparation de spécialité, mais trouvait tant de fois d'un instinct génial la vérité, il n'a pas même le désir, d'autant moins le pouvoir de réaliser les grandes synthèses dans lesquelles une explication se relie à l'autre et de leur multitude ordonnée se détache une oeuvre entière, dans ses lignes principales, avec ses éléments générateurs et ses forces d'impulsion, ce qui forme le mérite principal de Michelet.

Vico donne des cadres qui lui sont plus intéressants que leur contenu, alors que l'écrivain français s'approche de ce contenu même avec un amour infini.

Et, si l'horizon historique s'est élargi immensément par une réflexion hardie dont le foyer a été dans les universités allemandes d'il y a cent ans, rien de ce caractère abstrait, de cette réduction au thème d'idéologie, de la violentation de la vérité constatée pour arriver à des résultats d'autant plus séduisants qu'ils sont plus faux n'a pénétré dans la mentalité romantique, assoiffée de sensations, avide d'expériences, capable de créer des êtres vivants, des scènes en mouvement, sans perdre le fil, qui seul permet la compréhension, de l'écrivain français. Il y a, d'un autre côté, un antagonisme parfait entre cette conception organique, biologique et psychologique du passé, entre cette continuelle mise en rapport de la vie passée avec la vie présente et même avec la vie qu'on peut prévoir, avec celle qui doit être, et entre ce prolongement de la conception des créateurs de constitutions au bout de la philosophie du XVIII-e siècle, des révolutionnaires amoureux de nouveaux ordonne-

ments mécaniques, bons pour tout le monde, ou du moins entre l'esprit incliné vers l'explication et la discussion des établissements d'hier au profit des tendances politiques actuelles qui s'incorporent en Guizot le protestant, que Michelet avait remplacé quelque temps dans l'enseignement sans le moindre désir de s'assimiler à lui.

C'est une faute que celle de présenter dans le domaine de l'esprit humain des générations spontanées — l'une sans rapports avec l'autre — des éclosions d'individualités mystérieuses, qui ne dérivent pas de la matière de leur race ou du courant de sa pensée. Mais c'en est une aussi grande qu'on fait trop souvent dans le domaine de l'histoire littéraire, même quand elle dépasse les limites étroites de la philologie appliquée aux productions primitives, que de croire que toute manifestation d'âme nouvelle peut être suivie dans tous ses éléments d'emprunt, de sorte que, une fois trouvés les éléments à additionner, il ne resterait que les détails, souvent banals ou même triviales, d'une biographie critiquement établie.

Le sang de Michelet, le pays de ses origines ont eu sans doute sur lui une influence qui ne peut être touchée de plus près. De cette source lui est venue cette violence à attaquer les problèmes, cette fureur à brusquer, cet élan combattant contre les difficultés de l'explication, disons même: ce manque de discrétion, d'une certaine délicatesse, du sens de la complexité infinie des choses humaines, qui est dans l'instinct des aristocraties.

Il est intéressant de considérer, au point de vue de l'âme de classe et d'éducation, la différence de présentation, dans le domaine de l'histoire universelle, entre la synthèse de chaire de l'évêque Bousset, entre le procès-verbal, vivifié par la passion de la formule, chez le noble «de robe» Voltaire et entre la poésie conquérante, la tumultueuse invasion dans le domaine des idées et du style, de ce plébéien, qui traite les faits et les détails historiques comme un soldat de la République traitait les champs de bataille de l'Europe envahie et soumise par le charme de la foi en soi-même.

Et, dans la passion contre les uns, bons à être détruits, dans la large fraternité, dans le chaleureux embrassement des autres, il y a la même âme des masses, fanatiques et généreuses, s'enivrant de leurs propres manifestations spontanées et sincères. Il est, malgré son enfance vécue dans la maison d'un ouvrier, un homme de la nature. Même quand la jouissance de la nature est refusée à une génération, elle l'apporte à sa naissance même par un sorte de mystérieux héritage; on sent qu'on l'a vu avec d'autres yeux que les siens, qui transmettent leurs sensations au delà de ce hasard des naissances qui ne rompent pas le fil de l'unité de race et de famille.

Avec cette vision, héréditaire, Michelet se sentira entre les choses qui entourent l'humanité comme au milieu de la peine, du travail et de la souffrance, des défaites et des succès de l'humanité même.

Quelque chose de la compréhension fraternelle de Saint François se répandra sur les choses que nous devons animer lorsque pendant sa vieillesse—a-t-il été jamais vieux?—il a atteint ces grandioses thèmes, qui ne sont pas indifférents dans le développement de son esprit: *l'Oiseau, l'Insecte, la Montagne*.

C'est un homme de ce monde-ci au milieu des produits artificiels d'une bonne éducation, d'une instruction soignée, de la méthode et du dressage.

Il veut comprendre et faire comprendre les autres; il a besoin de sentir et de faire sentir les autres; il désire se battre, se mêler aux luttes qu'il aurait luttées et à savoir: dans tel parti et sous tel chef, et il entraîne avec lui les lecteurs moins armés pour résister, même, momentanément, les plus forts; sous le drapeau que, à un signe de sa baguette de mage, saisissent, de nouveau vivantes, les mains qui depuis longtemps ont pourri.

Laissant de côté le brouillard de matin dans l'«Instruction à l'histoire universelle» de 1831, toute pleine du culte des symboles, je me rappelle la vibration de compréhension et de sympathie avec laquelle j'ai parcouru, très jeune professeur, ce «Précis de l'histoire moderne», qui est l'un des plus grands parmi les petits livres.

Quatre siècles vivaient avec une intensité extraordinaire: l'étrange magicien avait su toujours toucher le point précis dont partent les fibres capables de réveiller les morts. Il y a une compréhension absolue, intégrale et unitaire, et à savoir par l'âme, pas, comme dans d'autres tentatives, qui ne mènent jamais qu'à des illusions, par la définition des institutions, par l'enlacement en bloc des phénomènes sociaux et économiques. Je connaissais la réfection en plus vaste de cette interprétation, dans les livres d'école de Victor Duruy, si influencé par le maître, mais le contact avec l'original avait une toute autre puissance.

J'ai devant moi l'édition de Bruxelles, 1840, de l'«Histoire des Romains», qui signifiait pour cet homme d'une intuition foudroyante, avec une tendance vers les éclats passagers de l'esprit, vers la communication immédiate d'impressions splendides, une discipline.

Dès le commencement, il s'élève contre les «dissertations» de mode académique, contre l'exposition des substructions critiques; ce qu'il ose montrer — dit-il — c'est de l'histoire.

Une révélation de la nature romaine, telle qu'elle était alors, commence. Il lui faut savoir ce que la terre dit, il lui faut voir la forme actuelle de l'éternité de la race.

Même s'il n'a pas été là-bas, il en gagne la notion exacte par cette transfusion mystérieuse, dont les grands instinctifs seuls sont capables. Les coutumes d'aujourd'hui sont de la psychologie historique accumulée.

Un geste de César se retrouve dans les manifestations de ceux qui ont leur sang et leurs exigences d'âme.

L'histoire tarde même à venir parce que l'historien est charmé et retenu par une géographie dans laquelle résident les premières explica-

tions. Plus tard, dans le «Tableau de la France» cet ignorant de la science de la terre nous donnera la plus admirable divination du sens qu'a la poussière de sa patrie dans tous les lieux, par dessus tous les tissus extérieurs.

Dorénavant il vit parmi les hommes qu'il a appelés, qu'i. a convoqués.

Il les juge d'après les normes invariables de l'âme humaine, mais il cherche dans les nécessités de leur vie la perspective exacte dont il doivent être regardés: la vérité historique n'est autre — que cela.

Cette vérité d'impression, dit-il dès le commencement, n'est pas une simple divination prophétique. En réalité, la science allemande ne pouvait donner plus que dans ses notes et ses excursions. Mais le livre n'est pas fait pour cela; par ces éléments Michelet se gare seulement contre la critique de détails, et, même lorsqu'il aligne les fragments des textes, l'esprit s'échappe souvent pour un nouvel vol, à côté et plus haut.

Le contact continuel avec la réalité, la compréhension de l'unité, qui se cache sous le jeu vertigineusement varié, mais sagement cohérent des apparences, le recours à ce qui est pour comprendre ce qui a été — il aurait pu ajouter aussi: un éclat de lumière de ces parallélisme qui offensent seulement les esprits étroits — voilà la nouvelle révélation de méthode qu'il apporte.

Dès 1835 un nouveau sujet l'avait attiré: la vie de Luther. Ce n'est pas un livre de lutte, comme on l'a dit. Ce catholique en conflit avec les derviches de sa foi respectait infiniment son Église, «la pauvre vieille mère du monde moderne, battue par son fils».

De même que de l'histoire de Rome ne se détache pas, comme pour d'autres, l'admiration de la forme républicaine ou le respect pour le pouvoir de Césars — voyant partout seulement des nécessités historiques — ainsi pendant les grands conflits politiques, les grandes évolutions dont le résultat est toujours sujet à la malédiction de ceux qui les ont faites —, la narration par extraits de textes, qui sonnet comme une vieille confession, venant par delà les siècles, se tient pieusement silencieuse.

Il rêvait d'une histoire du christianisme lui-même, où il aurait introduit parmi les réduits des dogmes et les couloirs étroits où les divergences s'étranglent une note qui aurait ramené à l'homme, à l'homme seul, une religion qui n'a pas été, bien certainement, faite pour les théologiens de demain, quand elle frappait si simplement et si merveilleusement les théologiens d'hier.

Mais, depuis longtemps, il avait commercé l'histoire de sa France. Cette oeuvre est-elle supérieure à celle du commencement? Je ne le crois pas. Cette fois aussi, une information d'une richesse extraordinaire la soutient; jamais un directeur d'archives n'a été plus enchanté de sa charge et ne s'est réjoui plus que lui de l'infini pittoresque des confessions contemporaines, des murmures séculaires, des reconnaissances solitaires.

Mais, de cette immense connaissance des détails, de ce grand amour pour le caractéristique qu'ils comprennent, il résulte, dans le style, une saccade continuelle, un mélange d'images fugitives, qui ne se superposent pas. Et il y a encore quelque chose qui écarte la sereinité des constructions vraiment saines, dans lesquelles la solidité des substructions ne trouble pas le calme déploiement des lignes dominantes.

Étant conçue, dit-il, «à l'éclat de la révolution de juillet», quand «une grande lumière s'est faite, et il a découvert la France», il peut affirmer avec raison qu'il est le premier «qui a vu la France comme une âme et comme un être, qui a senti que sa vie demande d'être exposée dans sa totalité», que «tous ses organes sont solidaires et ne travaillent qu'ensemble», «que ses fonctions se relient entre elles», que «le tout influence sur le tout», qu'il faut provoquer un mouvement «synthétique», sans quoi n'existe pas l'histoire, définie comme «la résurrection de la vie intégrale». Il lui semble que dès le troisième volume, qui commence avec la restauration des idées romaines sous le Philippe-le-Bel, il est devenu plus humain, «plus historien, aussi, croit-il, sous l'influence de l'oeuvre de psychologie populaire des Grimm.

En réalité, ces changements s'étaient introduits du dehors dans son esprit, le déviant. Il se croyait au commencement plus écrivain qu'historien, comme il arrive à l'être plus tard. C'est justement le contraire.

Écrits avec calme, les premiers volumes correspondent, avec moins de vigueur et de chaleur, à l'Histoire de Rome, mais, à un certain moment, la passion politique pénètre: le narrateur du passé royal passe d'un bond à 1848—il dit ailleurs qu'il avait commencé dès 1845—à l'explosion plénière des plus folles haines pouvant être comprises seulement quand on échappe à la domination des systèmes qui les ont produit et à l'indignation que provoquent leurs actes de passion et de cruauté.

C'est un cri de barricade, avec son incohérence, avec la stridence de ses accents de fureur. Le prophétisme de Victor Hugo, le biblisme fulminant d'anathèmes de Lamennais sont dans l'air, le paradoxe négatif de Proudhon contamine.

Des visions de fièvre suscitent des fantômes au lieu du pieux hommage qui réveille les morts. Le révolutionnaire contagieux devient ensuite l'exilé en province du régime césarien de Napoléon III.

Loin du monde qu'il dédaigne et qui l'a frappé, dans le bruit des vagues sur la côte de l'Atlantique, il s'efforce de trouver des formules inartainées pour l'avenir.

Il s'arrête enfin pour continuer l'histoire moderne de la France, dans laquelle il met le même esprit d'inquiétude et de nervosité, pour revenir à la Révolution sous un régime envers lequel il n'a pas eu l'implacable protestation de son ami Quinet. Dans cette idéologie demi-obscur, une seule chose est restée constante: *l'idée de la nationalité sacrée.*

Il la salue partout, ignorant les dangers qui peut amener pour sa patrie sa réalisation dans le voisinage immédiat.

Elle l'a rapproché de nous. Pour l'avoir proclamé en notre faveur, nous lui restons reconnaissants.

Mais cette conservation de l'idée nationale directrice alors que tout s'éteint et se confond, le rend plus cher à la pensée sévère de notre temps, quand de nouveau les visions de l'idéologie ont quitté leurs tombeaux maudits.

Car sa croyance ferme a été que, chaque fois qu'on interroge l'humanité par son passé, elle affirme le besoin des formes organiques, lentement développées, et non par l'avidité des satisfactions matérielles, ni sous le fouet des improvisations révolutionnaires, mais que ces formes organiques, parties de l'âme et dominées par elle, éternelles comme son éternité, s'appellent nations.

Traduction de M-LLE ILEANA ZARA

UN COLLABORATEUR FRANÇAIS A L'UNITÉ DES PRINCIPAUTÉS

PAUL BATAILLARD

PAR

N. I O R G A

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

La séance du 9 février 1923

I

Parmi les amis français de nos efforts pour l'Union il y en a un dont on a parlé très rarement, quoique, il y a trente ans, presque au moment où ma génération faisait ses études à Paris, il vivait et continuait une sporadique activité scientifique, dédiée, comme nous allons le voir, à un seul sujet. Il s'agit de Paul Bataillard.

Le dictionnaire des contemporains de Vapereau, dans l'édition de 1880, ne l'oublie pas. Né à Paris, en mars 1816, il suit les études d'érudition à l'École des Chartes, la pépinière des paléographes et des archivistes, où il passe sa thèse sur Gustave Millot, en 1838, mais depuis 1846 même il entre dans le mouvement politique, certainement aux démocrates bourgeois, conduisant la publication «Les Écoles». De là il passe à la «Libre Recherche».

Il était l'un des élèves d'Edgar Quinet, sur «l'oeuvre philosophique et sociale» duquel il a écrit un travail en 1844. Cela aurait suffi pour le rapprocher des Roumains. Depuis cette année même 1844 il commençait dans la «Bibliothèque de l'École des Chartes» ses études sur les Bohémiens qui devaient l'amener à chercher une information précise dans le pays des derniers esclaves européens.

Son premier travail dans la «Bibliothèque de l'École des Chartes» porte le titre de «Recherches sur l'apparition et la disparition des Bohémiens en Europe». Au premier rang il y a le recueil et la critique des nouvelles des sources occidentales qui montrent dans quelles conditions sont apparus, avec leurs voévodes qui apportent des passeports «bohêmes» de

Sigismond, roi de Hongrie et Empereur, les premiers «Égyptiens», magiciens et voleurs.

Le jeune auteur touche dès le commencement le noyau du problème: Il dit presque dans ces termes que, «si une population nombreuse, très nombreuse, a quitté son pays et s'est mise à courir le monde, cela était en rapport, sans doute, avec une cause énergique, générale; et que la chose ne pouvait dépendre seulement des caprices d'une multitude d'individus quittant la terre de naissance tour à tour et l'un après l'autre»¹⁾.

Son inspirateur roumain apparaît bientôt, celui qui lui-même avait parlé longuement des Bohémiens, des Scindrômes, dans son nouveau travail sur la Roumanie («la Romanie»), Vaillant: «M. Vaillant, qui demeure transitoirement à Paris, à ce moment, mais qui depuis deux ans est établi à Bucarest, où il a contribué à la réorganisation du collège des nobles et qui pendant cette longue résidence dans capitale du Pays Roumain a visité aussi les pays voisins, la Moldavie, la Bulgarie, etc.»²⁾, et qui a donné, dans la «Revue de l'Orient» de juin, une note sur les Bohémiens.

Pour les Bohémiens de Moldavie qui auraient été admis à Suceava en 1417, avec la permission d'Alexandre-le-Bon, il emploie Borrow, «The Zincali or an account of the Gypsies of Spain», Londres, 1841 (résumé dans la «Revue Britannique» de la même année).

Depuis lors même l'écrivain s'arrête sur l'hypothèse d'une liaison avec les Tatars. Ils étaient, dit-il «très, laids et noirs comme les Tartares». Le peuple les a baptisés de ce nom même, qui leur est resté par endroits³⁾. Et on cite à côté de Corner (dans la collection d'Eccard), qui donne une variante du nom roumain («Sicanos se nuncupantes»), ces lignes d'une autre chronique, de Krantz: «*Tartaros vulgus appellati in Italia vocant Cianos*», comme le passage de J. Messerius, *Scandia illustrata* (Stockholm, 1700, p. 72): «*Zigani, vulgo Tartari hodiernae nuncupati*».

Leurs rapports avec nous sont évidents. Le même chroniqueur les montre depuis lors, avec des voévodes et des juges: *dux, comites, milites*, à la tête des hommes et des femmes dans les chars («*foeminae cum stratis et parvulis jumento invehuntur*»), et des chiens. On mentionne les voévodes Michel et André. Paris vit «ung duc et ung comte et dix homes, tous à cheval», en 1427. En Pologne en 1256 sous Boleslas V, ils apparaissent avec des campements («*advenae qui Szalasi vocantur*»)⁴⁾.

Et voici l'observation très juste de Bataillard: «Il est certain que les Bohémiens n'avaient ni ducs, ni comtes, ni même woïwodes avant de paraître dans les pays où il y a des dignitaires connus sous ces noms.

¹⁾ P. 4. Nous n'avons pas le texte français sous la main.

²⁾ Nous essayons de reconstituer le texte français d'après notre traduction roumaine.

³⁾ P. 2 note.

⁴⁾ Nakielski, *Michovia*, Cracovie 1643, p. 176.

Leurs chefs supérieurs ont pris le titre de woïwodes dans le Pays Roumain et dans la Moldavie, celui de ducs, de comtes, de rois même, et beaucoup d'autres, en Occident. En effet, on a trouvé en Allemagne d'étranges épitaphes de plusieurs comtes bohémiens du XV-ème siècle ¹⁾».

On cite à l'appui le chroniqueur allemand Aventinus, qui dit, en 1438, que les Bohémiens sont une «colluvies atque sentinae variarum gentium quae in confinio Imperii Turcarum atque Ungariae habitant».

Dans les «Nouvelles recherches sur l'apparition et la disparition des Bohémiens en Europe», qu'il a publiées dans la même revue en 1849, on mentionne maintenant le résultat des conversations qu' a eues l'auteur, sur ses matériaux, avec Nicolas Bălcescu: pour la première fois en Occident on emploie un document roumain pour un sujet d'intérêt général. Il s'agit ici de deux actes inédits qui attestent clairement l'existence des Bohémiens en Valachie, au milieu du XIV-ème siècle», actes que l'auteur veut imprimer «avec de longs commentaires». Et il ajoute: «je dois la communication de ces deux pièces... à l'amitié de M. Nicolas Balcesco, jeune érudit roumain qui a été membre du gouvernement provisoire de Valachie, dans la récente révolution, et qui n'a cessé depuis lors, par son intelligente activité et son dévouement, d'acquérir de nouveaux titres à la reconnaissance de ses compatriotes» ²⁾. De cette source il sait, non seulement comment se présente notre information documentaire, mais encore comment ces hôtes sont venus sous Alexandre-le-Bon ³⁾.

En ce qui concerne les Bohémiens, «ils sont apparus premièrement en Moldavie, d'après les uns au XIII-e siècle, d'après d'autres au XV-ème, en 1417» ⁴⁾. En comparant ses informations, très nombreuses, et pour la plupart nouvelles, Bataillard arrive à cette conclusion, qui a résulté pour moi seulement de la recherche des conditions où cette curieuse nation a paru et s'est développée chez nous: «Je suis pourtant assez porté à supposer que les Bohémiens se sont répandus dans l'Europe orientale dans le cours du XIII-e siècle et notamment qu'ils se sont établis, en assez grand nombre, dans la Hongrie, vers 1245 ou 1250» ⁵⁾. Mais, inclinant alors même vers les théories fantastiques qui mettent en liaison les Bohémiens avec les *Lurii* du V-e siècle de Firdoussi ou avec les Sicani de l'antiquité, l'écrivain français donne un nombre d'explications qui peuvent nous intéresser aussi. Ainsi le voyageur Pierre Belon, au XVI-e siècle, est d'avis que «leur origine est de Valachie ou Bulgarie» et c'est pourquoi «ils savent parler plusieurs langues et sont chrétiens».

Les Polonais les appellent Philistins, ce qui pourrait être mis en rapport avec le nom de *Forum Filistinorum* donné au XV-e siècle à Jassy

¹⁾ P. 45, en note. Reconstitution du texte français.

²⁾ P. 20, note 3.

³⁾ P. 23.

⁴⁾ P. 142.

⁵⁾ P. 35.

qui avait même un faubourg entier de «Tătărăși», bohémiens. D'ailleurs aussi chez les Suédois, un de leurs noms, à côté de «Ziguenare», est *Taltare*. En 1589 on les appelle *Tatern*¹⁾. Je n'oserais pas mettre en liaison la légende qu'ils ont apporté leur langue «romane» de la ville d'«Assar», située dans le pays d'«Assaria»²⁾, avec le pays d'Assan du XIII-e siècle, qui signifie la Valachie d'au-delà du Danube, à cause du nom des Tzars assanides. Mais, aussi dans ce travail scientifique, Bataillard, l'ami de Bălcescu, touche la question roumaine. En parlant de l'occupation russe chez nous, il dit: «La barbarie ne peut prévaloir et la nouvelle invasion russe ne saurait durer. Mais le mouvement historique qui commence à se produire dans la Roumanie se porte naturellement de préférence vers les souvenirs de grandeur nationale». Ces recherches seront interrompues, pour le moment, mais pas aussi la sympathie que Bataillard porte aux Roumains.

II

Il est possible que par son intervention, puisqu'il était collaborateur de la *Revue de Paris*, on y ait imprimé la série d'articles sur le mouvement pour l'Union, ces correspondances de Bucarest, dont je parle ailleurs³⁾. En 1857 il donne un travail indépendant, *Les principautés de Moldavie et de Valachie devant le Congrès*, ouvrage qui, dans la même revue, est apprécié ainsi: «Cette brochure, écrite dans les vrais principes, est, avec celle de M. Bratiano, un des meilleurs documents sur la question qui préoccupe à ce moment la diplomatie» (et dans la chronique on révèle que nous avons «des institutions en harmonie avec celles de l'Occident»). L'explication de l'ouvrage est donnée dès le commencement même. L'auteur, dont l'ouvrage «inspiré par la grande majorité des «Moldo-Valaques» qui se trouvaient à Paris et tout-à-fait conforme à leurs vues et à leurs sentiments, est attentif depuis plus de dix ans aux événements qui se succèdent sur les bords du Danube, ayant le rare privilège de connaître la Moldo-Valachie, non seulement par les études qui le portaient vers cette terre foulée par tant de races, mais aussi par de longues relations avec un grand nombre des plus dignes représentants de cet infortuné pays» de cette race toute latine, comme le montre son nom («Roumains»). «Ce peuple roumain» dit-il «est frère des nations de l'Occident continental par ses origines, ses traditions toujours vivantes, sa langue admirablement gardée au milieu de tant de vicissitudes». Comme, d'un autre côté «un trait de conformité singulier avec la France» est celui «que la race latine semble s'être entée en Dacie sur des restes celtiques». Nous avons «un îlot de l'Occident,

¹⁾ Pp. 25, 32 et note 1, p. 33 et note 3.

²⁾ P. 33, à la note 3.

³⁾ *Revista istorică*, ann. 1923, No. 1—3.

providentiellement jeté au milieu des populations diverses qui couvrent l'Europe orientale». Du Bosphore et la Mer Égée, jusqu'au centre de l'Europe il est le seul peuple resté intact.

C'est aussi une nation importante par son nombre, de deux millions et demi de Valaques, un million et demi de Moldaves, et même un million de Bessarabiens, «que l'on projette de rendre, du moins en partie, aux Principautés».

Quoique la Russie y cherche un chemin qui serait «une immense conquête», les Roumains ont une vitalité nationale si persévérante qu'ils ont survécu à quinze siècles d'invasion». Ce n'est pas «le peuple corrompu et dégénéré», dont on parle, et même dans la classe des nobles, où il y a «des conceptions généreuses».

La masse est «bonne, intelligente, tout-à-fait pénétrée encore par la forte tradition de ses ancêtres, et tout-à-fait animée encore du sentiment de la régénération prochaine».

«Un peuple abruti?, dit-il. Lisez les ballades populaires de la Roumanie. Un peuple énervé? Nous avons dit ses vertus guerrières, et nul ne peut les contester. Un peuple brutal, inhumain?... Oh! voilà ce qui n'entrera jamais dans la pensée même de ses accusateurs: 1848 est là pour répondre».

«On voit ce que l'Autriche veut de nous: nous donner aux Allemands, considérés comme race. Ne sait-on pas que les derniers événements ont été pour Allemagne l'occasion d'exprimer des prétentions dès longtemps nourries en secret sur les Principautés, sur le Danube et jusque sur la Mer Noire», transformant le fleuve en une rivière allemande, et germanisant les Principautés, comme on a fait de la Bohême en la colonisant, — cette nouvelle perspective de l'Allemagne a été justement un des motifs prépondérants pour l'attitude que l'Autriche a prise dernièrement vis-à-vis de la Prusse, dans la Confédération allemande.

«L'Autriche, un moment affaiblie et effacée, a retrouvé son importance apparaissant comme la représentante, en Orient, des intérêts allemands, qui ne tendent vers rien de moins qu'à faire de la confédération un triple pouvoir maritime, dont la domination s'étendrait jusqu'à la Mer Noire». D'ailleurs, ayant tant de Roumains dans ses États, l'Autriche, «qui ne règne que par la division et ne grandit que par le désordre», «craint que la force d'expansion de la nationalité roumaine n'entame un jour son empire par la Transylvanie, le Banat, la Bucovine et, pour exprimer d'un mot cette préoccupation, elle craint d'avoir sur son flanc de l'Est un autre Piémont». Plus que cela: «Nous ferons remarquer qu'une nation de 5.000.000 d'âmes, qui s'élève toute entière au nom de son indépendance, est bien forte, surtout lorsqu'elle s'appuie sur des conditions géographiques très favorables. La Moldo-Valachie doit être et elle aspire à devenir la Suisse de l'Orient». Maintenant même il est besoin de lui rendre la Bessarabie, et l'auteur ajoute: «nous ne voulons pas faire mention de la Bucovine». Hotin et Bender offrent les moyens de défendre la province entière.

En considérant de cette façon la question roumaine dans toute son étendue, Bataillard présente des solutions. D'abord, l'indépendance, qu'imposerait le fait que la Porte ne peut plus défendre les Principautés. La Roumanie rachèterait le tribut et garantirait un secours contre la Russie, et l'Autriche. Puis, d'après le désir général, l'Union, prévue aussi dans l'article 371 du Règlement Organique, garderait la suzeraineté turque conforme aux traités. Les Moldaves acceptent la capitale valaque, Focșani «étant perdue dans les terres, et, d'ailleurs, on n'improvise pas une capitale».

Suit cette assertion si précieuse: «Il n'est pas de Moldave ou de Valaque qui n'acceptât pour capitale un village quelconque, si... l'Union était à ce prix». Le régime monarchique est recommandable, pourvu que le prince ne soit pas allemand, russe ou autrichien.

Comme conclusion, par la création du nouvel État uni, la France et l'Italie auront trouvé un point d'appui en Orient, en dehors du bienfait accompli¹⁾.

Car, «quels que soient les démembrements et les dislocations qui puissent se produire dans l'Europe Orientale, une Moldo-Valachie reconstituée sera comme l'arche de salut dans ce déluge»²⁾.

Le livre trouva une appréciation favorable aussi en Angleterre. Ainsi la *Westminster Review* d'avril 1857 commence par dire, prophétiquement, qu'après vingt ans, la grande politique anglaise sera en l'Orient, que l'Occident entier se sera rencontré là, pour Constantinople, et ajoute que l'opinion sur le danger que suscite pour la Turquie l'union roumaine est erronée, qu'on n'oublie pas que, en Orient, les Roumains sont le peuple ayant le plus de cohésion. Non seulement cela, mais «les Roumains, fidèles à leurs vieilles traditions, ont été pendant beaucoup d'années le peuple le plus éclairé de cette partie de l'Europe.

«Ils ont communiqué leur civilisation à leurs futurs ennemis, les Russes. Ils ont donné une telle impulsion, vers la fin, aux arts et aux sciences, que par leurs Universités les Grecs ont appris à connaître les vieilles gloires de leur propre race et ont conçu l'idée de leur régénération».

Par dessus la malheureuse époque phanariote, «les Roumains n'ont jamais perdu l'instinct de leur nationalité et la Révolution de 1848 a été un grand symptôme de la vitalité des traditions et des aspirations roumaines».

D'ailleurs «les Moldo-Valaques ne doivent pas être considérés comme une nation limitée entre ses étroites frontières, qui sont celles des douanes russes et autrichiennes, mais, pour montrer leur influence comme race, leur nombre comme population, ils doivent être considérés comme occupant non seulement la Moldavie et la Valachie, mais aussi les pays voisins», telle la Bucovine, où «l'Autriche n'a aucune liaison de langue, de religion ou de sympathie».

¹⁾ Cf. *Finances de la Valachie*, dans le «Journal des Économistes», avril 1856.

²⁾ On l'a reproduit aussi dans Sturdza, *Acte și fragmente*, III, p. 372 et suiv. Cf. *ibid.*, p. 304 et suiv.

Cette race, unique sur la voie du panslavisme, possède trois fois la terre de la Belgique, qu'elle dépasse comme population. «En Transylvanie, d'une population de 2.600.000 d'âmes, 2.000.000 sont Roumains. En Bucovine, de 600.000, 300.000 sont Roumains. En Bessarabie, d'une population considérée diversement de 600.000 à 1.000.000 d'âmes, neuf sur dix des paysans sont Roumains». Et au-delà du Danube habitent «40.000 familles, émigrées de la Valachie en Serbie et établies là entre 1831 et 1850. En Bulgarie plus de 100.000 familles se sont établies depuis 1831. Avant 1831, 30.000 familles bulgares se sont fixées en Valachie, mais elles ont été obligées de retourner dans leur pays, par des mesures destructrices». Plus loin: «Qui peut douter; que le paysan roumain de Bessarabie ou de Bucovine préférera le gouvernement de ses compatriotes à celui de la Russie ou de l'Autriche?» Mais, au dessus de tout, qui peut douter du changement qui aurait lieu en Transylvanie, où, comme nous le savons, plus de deux sur trois habitants sont Roumains?»

C'est aussi un pays de vaste consommation, plus utile que la Suisse et la Perse, plus honnête que la Turquie. Il ne sera pas ingrat, comme la Grèce. La production annuelle est de 2.200.000 livres sterlines ou 230 millions piastres. Le capital anglais y serait bien venu.

L'exportation annuelle du blé et des céréales est de 5 millions de *quarters*, avec une importation de 2 millions livres sterlines, 137.613 piastres. Sur la somme de l'exportation totale on reçoit pour les céréales 85.180.000 piastres, pour les chevaux et les bestiaux 43.200.000; pour le bois, la laine, les peaux, le saindoux, la cire, le lin, le vin 31.500.000, pour le sel 8.000.000. On note le pétrole de Câmpina, les mines, qui attendent des entrepreneurs.

Et combien d'obstacles met-on à la production, combien de charges imposent les finances!

D'abord la dispense de l'impôt pour 500 moines, 14.000 soldats, 188.000 veuves. Les douanes accrues, qui montent le prix de la soie de 84 à 120 piastres (un peu moins que 40 sous); le lard coûte 10 shillings la livre, et les difficultés techniques agrandissent deux ou trois fois le paiement. Les voies ferrées sont inconnues; il faut, pendant l'hiver, seize chevaux et trois postillons pour un char. Pour les chaussées on dépense à peine 3.000 livres sterlines par an et six jours de travail pour chaque chef de famille. Les banques n'existent pas. Les Autrichiens imposent leur papier-monnaie, les Turcs des écus en papier pour leur armée d'occupation, sans les reprendre. Les intérêts sont énormes. L'Union est ainsi un besoin, une fois reconnu même par les Turcs. «Les Roumains savent que la Porte connaît le fait qu'alors que le général Gortschacov a offert l'Union en 1854, sous la condition pour les Provinces de ramasser une armée capable de lutter contre les Turcs, les Principautés l'ont refusé avec indignation». Le motif n'est pas seulement le tribut de 40.000 livres sterlines, mais les pourboires. Si la Russie feint d'accepter l'Union, c'est pour poser des conditions impossibles, comme celles d'un prince qui serait: «prince grec de sa Maison, ou de reconnaître le Tzar comme

supérieur spirituel». L'Autriche entend nous tenir dans sa clientèle économique: en 1843, de 680.000 livres, l'importation de la Moldavie, 408.000 représentent les marchandises autrichiennes. Elle craint même les Roumains de ses États, mais cela ne concerne pas les Puissances. Elle serait prête à un partage avec la Russie. Si Alexandre Ghica, le caïmacame, a des dispositions autrichiennes, le lieutenant princier moldave est inféodé aux Russes. C'est pour cela qu'on a fermé les écoles en chassant les professeurs, et l'on interdit la rentrée des exilés.

Vogoridès, un rétrograde, ne sait pas au moins le roumain. Les soldats autrichiens ne sont pas nécessaires: à l'ouverture de la guerre, la Moldavie avait 20.000 soldats. L'Angleterre est destinée à aller à côté de l'Autriche. Mais non pour sacrifier ses intérêts en Levant, avec le «bien-être d'une noble nationalité en développement» («a noble and raising nationality»)

Dès 1856 Bataillard donne, dans la *«Revue de Paris»* un long article sur les Roumains: «La Moldo-Valachie dans la manifestation de ses efforts et de ses vœux».

C'est une exposition, faite par l'ami de Bălcescu, de C. Filipescu, de Voïnescu, de Mincu, morts en exil, des circonstances récentes pour entrevoir une action roumaine dans le sens des alliés. On accorde une grande place à la narration de cette intéressante tentative par laquelle les Roumains exilés ont voulu intervenir comme élément de lutte dans la guerre de Crimée.

De Paris, Smyrne, Londres, Vienne, les chefs arrivent, à cheval, à Vidin, Choumla, Constantinople, Nicolas Bălcescu à leur tête: est employé un des dix mémoires présentés de tout côté par celui-ci. Est donné ensuite l'incident des gardes-frontières et des fantassins à Craiova, dont le chef, Burileanu, est forcé de se tuer. Le préfet de Mehedinți, Barbu Bălcescu, demande officiellement, après quelques mois, du Vizir, des ambassadeurs français et anglais à Constantinople des armes pour commencer une action; en échange il sera destitué. Les Russes prennent, en partant, les canons ramassés à Braïla, les fusils, les uniformes et jusqu'aux haches des villageois.

Mais, continue Bataillard, cela n'arrête pas les manifestations des Roumains. Les Bucarestois publient un manifeste à la chute de Sébastopol, les Moldaves souscrivent pour les blessés de Crimée, Negri y contribue avec 4.240 ducats, et l'on cite ces belles lignes de l'adresse des Moldaves au consul anglais de Jassy: «Que la France et l'Angleterre ne considèrent le peu d'or que nous leurs envoyons, mais le coeur et la main qui le leur offre. Nous savons que les Puissances alliées défendent la cause du droit de l'humanité et du progrès. Si elles n'oubliaient pas quelle sympathie et quel espoir suscitent leurs noms en Roumanie?» Puis, le 3/15 avril, 1855, les Moldaves demandent à leur prince, par une adresse qui n'a pas été publiée, signée par le Métropolitain, six Logothètes, onze Vornics, dix Postelnics, deux colonels de réserve, onze Agas, onze Spatars, trois Bans, deux Comis, deux Caminars, deux Paharnics, deux Serdars,

d'envoyer des délégués à la conférence de Vienne, qui soient élus par le clergé et les boïars, et d'après la vieille tradition, comme les seuls capables d'exposer les vœux du pays.

En lisant les déclarations turques et autrichiennes, on affirme avec force que «les représentants des grandes Puissances réunis à Vienne ont reconnu dans leurs notes et leurs protocoles comme base aux préliminaires de paix la conservation des droits des Principautés Unies, la garantie collective de l'Europe».

Buol communique, le 21—2 mars, aux Roumains une invitation à choisir leurs plénipotentiaires, mais la Porte intervient. Elle demande de nommer d'elle-même un boïar comme représentant du «gouvernement impérial souverain», et expressément pour donner à ces envoyés plénipotentiaires «des explications sur les questions qui intéressent les Principautés». Negri a eu cette qualité.

Mais, le 9 (21) décembre, les Moldaves recommencent la lutte pour pouvoir se prononcer comme un peuple ayant une existence et une destinée qui lui sont propres. Ils s'adressent, avec soixante signatures, en annexant la première lettre, au Sultan, à la France, à l'Angleterre¹⁾. Ils ne veulent pas de Divans ad-hoc, et le Vizir les appelle par une lettre adressée au prince Ghica «perturbateurs de l'ordre public».

Quand, après que le lord Redcliffe eût présenté le plan de l'Union — avec une partie de la Bessarabie — sous un Prince héréditaire, on entend que la Turquie retient la qualification de «provinces», une députation vient chez Ghica, le 28 février, avec un mémoire rédigé par Kogălniceanu: le prince admet le mémoire, puis il retire sa promesse²⁾. On rédige des mémoires pour le ministre français Walewski et pour le Congrès. Le même mois, les exilés de Paris, quatre-vingt-cinq personnes, en composent un autre, avec Nicolas Golescu à la tête³⁾. Mais Eliad et les autres membres du gouvernement provisoire s'adressent différemment⁴⁾. Une nouvelle adresse collective, de Paris, suit en avril⁵⁾, en même temps qu'en Moldavie on fonde une société pour l'Union, qui s'était étendue aussi sur la Principauté voisine.

L'ancien prince moldave Grégoire Ghica répond à quelques appréciations de Bataillard relatives à son attitude dans la guerre et, de la Chartreuse du Liget (Indre et Loire), le publiciste français lui répond en

1) «Le Siècle» du 15 et 21 février, 1 et 27 mars, 1856. Cf. *Zimbrul*, 8-20 février. Toutes les citations de journaux sont d'après l'article de Bataillard.

2) «Le Siècle» du 26 mars, «le Constitutionnel» du 23 mars, «l'Estafette» et le «Journal des Débats» du 24. Cf. Sturdza, *Acte și documente*, II, p. 994 et suiv. (la pétition adressée au prince du 18 février, 1 mars), qui protestait contre le manque d'une consultation et l'idée d'un Sénat au lieu d'une Assemblée.

3) Voy. *Journal des Débats* de 24 mars 1856.

4) «Le Siècle» du 23 juin. La réunion de ces articles pourrait donner une continuation très utile à la collection de Sturdza.

5) Cf. C. A. Rosetti, dans Sturdza, ouvr. cité, VII, p. 523 et suiv.

septembre 1856. Il commence par une confession: «En 1847 mes préparatifs étaient faits pour aller visiter ce pays avec un de mes amis roumains. Je pensais y rester assez longtemps, nous avions fait de beaux plans d'études et de pérégrinations auxquelles beaucoup de Roumains devaient prendre part. Nicolas Bălcescu entre autres, que je puis nommer, car, hélas, il est mort; et ce nom, dont les Roumains s'honorent, dit un peu ce que sont mes amis. Des circonstances étrangères à ma volonté empêchèrent la réalisation de notre plan». Mais, ajoute-t-il, «depuis dix années toute réunion dans laquelle les Moldo-Valaques de Paris discutaient les intérêts de leur pays, a été ouverte chaque fois que je l'ai voulu; dès jadis (c'était avant la Révolution) j'étais admis aux séances qui se tenaient dans la Bibliothèque Roumaine», auxquelles Ghica même semble avoir pris part. En 1848 Bataillard avait donné des notes sur les Roumains à Lamartine. «J'aidais un de mes amis, celui-ci même, à traduire la proclamation roumaine, qui a paru en français», pour combattre l'influence hongroise au «National». Il a été, comme Ubinini, membre de la commission pour le congrès de Paris et a rédigé le mémoire pour ses membres.

Mais il reproche à Ghica le manque de compréhension pour les grandes choses, l'indécision à l'égard de l'idée de participer à la guerre, qui avait amené la restitution de la Bessarabie. Il prie son adversaire d'un instant d'être le drapeau de lutte de tous les Roumains sincères. Et alors «je serai trop heureux d'aller vous demander mon pardon».

III

Bataillard réapparaît comme publiciste seulement en 1867, en donnant pour le «Paris-guide» de l'Exposition un article sur les «Bohémiens de Paris». A peine en 1870 (le 28 mai), puis en 1872 il reprend son activité scientifique, parlant aussi dans la «Revue critique»¹⁾, à la fondation de laquelle il a contribué, sur de nouveaux travaux relatifs aux Bohémiens: Vaillant, *Grammaire, dialecte et vocabulaire de la langue des Bohémiens*: H. Bernard, *Moeurs des Bohémiens de la Moldavie et de la Valachie* (Paris 1870); Paspati, *Études sur les Tchinghianés ou Bohémiens de l'Europe ottomane*, ou Miklosich, *Ueber die Mundarten und Wandrungen der Zigeuner Europas* («Mémoires de l'Académie de Vienne», 21 février 1872). En mentionnant des choses importantes comme le nom de Lakhos (Valaques?) donné pour les «lăeși», ceux qui sont établis, ou celui de «Malkotsch» à une tribu de Bohémiens asiatiques, chrétiens, ouvriers de fer de bronze, Bataillard fait vite venir les Bohémiens de Thrace en Dacie, pour qu'ils soient, d'après Hasse²⁾, l'élément le plus archaïque qui aurait précédé les Roumains.

¹⁾ P. 69, note 3.

²⁾ *Les derniers travaux relatifs aux Bohémiens dans l'Europe orientale*: Joh. Gothein Hasse, *Die Zigeuner in Herodot, Königsberg*, 1802. Cf. Hopf, *Die Einwanderung der Zigeuner*, 1870.

Il connaît d'ailleurs, non seulement la «Tziganiade» de Budai-Deleanu, mais aussi celle, inconnue, de Pierre Asachi. Puis vient l'étude sur les Bohémiens en Algérie, publiée en 1874 (*Notes et questions sur les Bohémiens en Algérie*) et l'article de la «Revue Critique» du 25 septembre — 29 octobre 1875 (*Sur les origines des Bohémiens ou Tsiganes, avec l'explication du nom tzig*). Ici il cite Hasdeu, et, en ce qui concerne les documents roumains il rappelle «la traduction roumaine de texte slavon que j'ai, toute entière écrite de la main de mon regretté ami, Nicolas Balcesco, mort en 1852, et qui, jeune encore, était déjà historien aussi distingué que éminent collègue» et il ajoute qu'il avait préparé un long commentaire qui est resté inédit.

En 1876, répondant à un article de Mortillet, dans le «Bulletin de la société d'anthropologie» de Paris, Bataillard publie un travail plus étendu, «Les origines de Bohémiens ou Tsiganes: les Tsiganes de l'âge du bronze, études à faire sur les Bohémiens actuels».

Comme Goeje, dans ses «Bijdrage tot de geschiedenis der Zigeuners», Amsterdam 1875, avait lancé l'information que les Bohémiens ont été emmenés du Djalt par les Arabes au VII-e et au IX-e siècle et établis par les Byzantins en Syrie, en l'an 855, Bataillard, descendant plus profondément dans la chronologie, admet que ceux-ci, des hommes avec de petites mains, nomades, ont apporté le bronze et la croix indienne.

En 1879 un article dans le «Bulletin de la Société d'Anthropologie» est intitulé même «Sur les anciens métallurges en Grèce», avec des idées justes, d'ailleurs, sur le caractère préhellénique de la population fondamentale et de la mythologie grecque.

Au congrès des sciences anthropologiques de Paris en 1878 (comme suite à celui de Lisbonne, 1880), le vieil archéologue avait, aussi, parlé de l'histoire et les préliminaires de la question de l'importation du bronze dans le Nord et l'Occident de l'Europe par les Tsiganes» (paru en 1880). Les Bohémiens seraient les «Siginii» (!) comme les «Sintii» (cf. Mortillet, *Les Bohémiens de l'âge du bronze*).

Enfin la question est reprise dans le même «Bulletin» en 1890 (*Les débuts de l'immigration des Tsiganes dans l'Europe occidentale au XV-e siècle*). Établi Rue de l'Odéon, 12, Bataillard demandait des nouvelles sur les chaudronniers et, rappelant son ancien travail de 1844, il ajoutait des nouvelles comme celle sur la lettre de Sigismond accordée à Ladislav Wayvoda, un «Vodă», dit-il, en 1423.

Malheureusement, nous n'avons pas l'habitude de suivre l'activité des hommes qui à l'étranger nous ont fait du bien. La même chose est arrivée avec Bataillard.

Ma génération faisait ses études à Paris sans savoir qu'à deux pas de la Sorbonne, un des plus persévérants de nos amis employait ses dernières années à ces études favorites.

A sa mort, qui n'a pas tardé, on n'a pas cherché à apprendre ce qui se cachait d'utile pour nous dans les papiers qu'il a laissés, peut-être.

Est-il possible d'arriver aujourd'hui à l'information que nous n'avons pas ramassée alors ¹⁾?

Traduction de M-LLE ILEANA ZARA

¹⁾ M. G. J. Brătianu m'a communiqué ensuite que son père possède des lettres de Bataillard et qu'elles pourraient être communiquées.

LA COMMÉMORATION D'EDGAR QUINET

PAR

N. IORGA

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

La séance de 3 avril 1925

La France a commémoré l'un de ces écrivains qui ont réuni en eux trois des plus distingués aspects du penseur: l'historien, préoccupé de la marche des sociétés humaines, des principes selon lesquels elles se conduisent, le philosophe suivant les idées générales qui résultent des aspects variés des vicissitudes humaines et le prédicateur des doctrines dans lesquelles il voit la plus sûre direction pour l'humanité au milieu de laquelle il vit.

Mais Edgar Quinet est plus que cela. Celui qui dès ses premières études a été attiré vers la chanson archaïque de l'Inde des Védas, à laquelle il a consacré sa thèse de doctorat, pour passer à l'examen, avec une âme ouverte à toute compréhension, des grandes constructions de poésie narrative sorties de la fantaisie de la même Inde et celui qui a su trouver ensuite les rapports spirituels entre l'ancienne Grèce grandiose et les commencements naïfs de la nouvelle, l'observateur, plein de sympathie et d'émotion, des mystères renfermés dans les religions de tous les temps, le fin appréciateur des trésors d'art de l'Espagne, a été aussi le poète d'«Ahasvérus» et de «Napoléon», de «Prométhée» et de «Les esclaves». De fait, il a mêlé toujours le charme, renfermant les intimes vérités, de la poésie avec l'énonciation de ses croyances et a donné à la poésie même cette consolidation intérieure qui ne peut sortir que des convictions dominantes.

Il a gardé ces convictions avec une admirable constance et avec le mérite, rare, de pouvoir les maintenir malgré l'accumulation continue des nouvelles lectures et des points de vue qui s'ouvraient vers d'autres horizons. Sa vie entière a en été dominée. Comme Hugo, il s'obstina à ne pas retourner dans la France impériale de l'usurpateur et il vécut ainsi même après le retour de Michelet, son génial ami, avec lequel il avait collaboré et échangé des idées,

beaucoup d'années, sur la terre d'exil de la Belgique: seulement après la catastrophe de Napoléon III il revint pour participer, peu de temps, à l'activité politique d'une nouvelle époque, dans l'apparition de laquelle il ne voyait que le triomphe de la liberté glorifiée par lui.

Ce qui l'a rapproché de nous dès après 1830 c'est son sentiment de justice envers les peuples en souffrance, sa compassion de poète pour les âmes incapables de se manifester avec toutes leurs forces, la connaissance, même insuffisante, d'une littérature qui vibrerait sous les aspirations d'une société prête à construire sa patrie nouvelle.

Puis le lien de cœur avec l'une des plus instruites et des plus intelligentes Roumaines de son temps, la fille de Georges Assaki, Hermione, restée veuve à l'étranger, avec un enfant pour lequel Quinet a eu des sentiments paternels, le firent apprendre ce qui dans la vie d'un peuple et dans son passé historique était capable d'éveiller, avec une curiosité sympathique, l'admiration de l'homme fait pour apprécier ce que la valeur de cette nation a su donner comme faits d'armes et comme réalisation de beauté.

On n'apprécie pas assez dans l'histoire de notre civilisation le prix des rapports que certains des Roumains de l'époque héroïque ont su se créer et entretenir avec les chefs de la pensée et de la littérature de l'Occident. Pour y arriver il fallait une culture générale plus vaste et un besoin d'horizon, une possibilité d'orientation, une attitude capable de susciter l'intérêt et la sympathie de ces personnalités qui ne sont pas toujours faciles à approcher.

Si les jeunes gens de l'année 1848, élevés à la française, se sont trouvés à Paris, pendant l'exil, comme parmi les leurs, et plus à l'aise encore que dans leur pays même, si Eliade a découvert des compagnons dans la France de la même époque parmi les romantiques de la politique qui jureraient comme lui sur les principes sacrés de l'idéologie mystique, Assaki, qui n'avait ni l'âge ni l'enthousiasme des premiers, ni les aspirations de l'autre vers les nouvelles constructions sociales et nationales, s'est présenté devant son gendre, qui l'a respecté et a éternisé ses sentiments de vénération par la médaille exécutée à Bruxelles pendant les années de l'exil, comme un esprit du même degré, ayant les mêmes préoccupations.

Quinet le considère comme celui qui a le plus mis de son travail pour préparer la renaissance roumaine. En ce que lui disait le vieux poète moldave, élevé à Vienne et en Italie, l'écrivain français trouva la confirmation et le complètement des données recueillies par lui-même, au hasard, vingt ans auparavant, quand il composait ses articles sur les Roumains, réunis sous ce titre même, annonçant l'avenir, *les Roumains*, en 1839. Sans pouvoir communiquer au combattant pour les idées de liberté nationale une information suffisante, Assaki, qui l'a aidé à l'impression de ses œuvres complètes en 1857, a entretenu

sans cesse dans l'âme de son gendre une tendre sympathie pour les choses roumaines.

On ne peut pas dire que les pages pleines d'élan de ce créateur de courants sont restées sans effet sur les décisions diplomatiques qui nous ont permis de fonder une seule patrie entre les Carpathes et le Danube.

II

En donnant notre tribut de reconnaissance à sa mémoire, au moment où trop souvent la vie de notre nation sert en Occident, sous les plumes étrangères ou roumaines, écrivant, celles-ci, en français, comme simple sujet pour des expositions, fausses, compromettantes, de perversions à la mode, pour les classes supérieures, et, en bas, de basses superstitions, je crois que c'est faire oeuvre utile que de rappeler, d'après son intéressante « Histoire de mes idées », comment s'est formé cet esprit de foi et de lutte, qui nous a accordé une si vaste partie dans ses vastes préoccupations et ses sympathies.

Né à Bourg-en-Bresse, en route vers la Savoie, d'une mère calviniste, qui n'a pas été sans influence sur le développement d'une conscience très exigeante envers elle-même, il a été baptisé dans la foi catholique, la seule qui était de mise là où il avait vu la lumière du jour.

C'était le moment des triomphes napoléoniens, et son père était commissaire de guerre pour l'Empereur sur les rives du Rhin.

L'enfant fut conduit à travers nombre de paysages étrangers, à Bruxelles, à Cologne, à Wesel, régions vers lesquelles plus tard ses pensées devaient errer et où il allait trouver son abri. Fils d'un officier, il a fait ses jeux d'enfant avec les soldats d'Austerlitz. Et il a décrit avec une tendre passion la maison de campagne de Certines, près de Bourg, un nid parmi les cerisiers, les pommiers et les noyers, parmi les acacias et les peupliers, où il est revenu dès 1807 avec sa mère. Il y a été un petit paysan la faucille à la main parmi les laboureurs de la petite terre paternelle. Il a cuit lui-même dans son petit four le pain du blé moissonné par lui. Il a appris, comme il le dit lui-même, combien est sacré le travail.

L'enfant a gardé les boeufs et les chevaux comme un valet de cour. Ainsi, dans la solitude il s'est habitué à écouter les voix de la nature, celles des êtres petits et doux, qui, tous, sont des leçons vivantes de poésie.

Parmi les hommes, un vieux trappiste mendiant, qui dit la messe pour la dame d'une autre confession et pour le petit sauvage envoyé à l'école libre du Dieu. « Quelle bonne Église, pauvre, nue, humble, bête, ouverte à tous comme au temps de l'Évangile ! » « C'était là vraiment le prêtre à la croix de bois, au calice de bois ».

La mère lui donne une éducation religieuse, en dehors de tout dogme, répandant les prières en tout lieu, « dans les champs, dans les bois, dans le jardin, dans le verger », aux moments voulus.

«Je n'entendis jamais deux fois la même prière. Chaque jour, chaque soir, la prière changeait suivant le besoin, les fautes de la journée, les tristesses, les angoisses présentes.» «C'était notre vie de chaque jour exposée, dévoilée devant le grand témoin.» «Je n'avais jamais entendu parler d'ange, ni d'église, à peine du Christ.» Pas même le christianisme de l'«Imitation».

Il étudia chez un professeur de mathématiques de Bourg, «sans que je visse jamais ni livre, ni papier, ni plume, ni encre, en écrivant sur le sable et sur le tableau noir, sans savoir lire, le maître déclarant qu'on n'a jamais vu un homme qui sût écrire sans s'être habitué à lire». Il s'approprie le latin parmi les gâteaux. La première lecture est d'un livre de contes qu'il croyait réels. Dans la petite ville de Charoller entre les narrations des soldats héroïques, il est envoyé, après sept ans, à l'école d'un pauvre prêtre, interdit et défroqué, pauvre et méprisé, bègue lui aussi et sourd, connaissant Virgile par Scarron et qui croit que Raphaël et Michel Ange étaient des célèbres professeurs de calligraphie. Il apprend la musique d'un professeur dont la Marseillaise, criée avec désespoir, cherchait à étouffer le bruit du trot des Autrichiens entrant dans la ville. Mais, avec la mère, l'enfant lit les tragiques français, Voltaire l'exécra et même *Hamlet* et *Macbeth*, et encore les œuvres de madame de Staël.

Les horreurs de 1812 brisèrent l'idylle. L'enfant s'habitua avec la lutte et la souffrance.

En 1814, le village cherche, dans un essor naïf, à se défendre des «Kaiserlichs». Les vieillards meurent des humiliations de l'esclavage, les enfants se réunissent à l'armée. Cependant, quand les Autrichiens y entrent, la mère verse des larmes. Ennemie de Napoléon, elle pleure pour lui en pleurant pour la patrie. «Le bruit des pas des chevaux résonnait, au milieu du silence des hommes, comme sur une tombe.» «Depuis ce moment», écrivait le vieillard, «on a cessé en France d'avoir la vie légère».

L'invasion de 1814 met aussi en contact le futur ami des nations opprimées avec les enfants d'une d'elles, les Hongrois aux moustaches enduites de beurre, qui lui parlent le latin. Le père les emploie, ceux-là, d'ailleurs, comme des simples serviteurs de ses besoins et de ses distractions. Mais l'intimité finit par une menace d'être battu et par l'administration de ce châtement à un pauvre homme, dans le jardin même de la maison. De la présence de l'ennemi résulte cependant une vraie fureur de combat partagée par les enfants du voisinage, ce qui était dans la pensée du petit héros une prévision de la revanche qui viendra.

La lecture, pendant les soins donnés aux ennuis de la défaite, était composée du roman chevaleresque «les quatre fils Aymon» et «Le Juif Errant». A côté, sa soeur développait toute une activité littéraire enfantine.

La mère retourne du Paris conquis, avec l'amour de la cocarde blanche des Bourbons, objet de mépris pour le futur apôtre de la révolution démocratique. Quinet a vu le comte d'Artois au milieu de l'enthousiasme populaire, et auprès de lui le Maréchal Ney, héroïque, mais caressant les enfants. Il n'en acclame pas moins le retour de Napoléon, maintenant une «figure distincte» devant son imagination enflammée: un régiment, sous les ordres d'un maréchal des logis plus audacieux, passe, sous ses yeux, à l'ancien guide vers la victoire, et lui, le petit enfant, pourra lui offrir la cocarde qu'il avait cachée entre les violettes. Il porte lui-même dans les villages le drapeau tricolore cousu par une petite fille. Waterloo l'ébranle, mais l'idéal ne croula pas dans son âme à la vue des soldats sans armes qui revenaient vers les villages, le bâton blanc de route en main. Et de nouveau apparaissent, plus orgueilleux encore, les Hongrois parlant le latin.

A côté de lui le père travaille à des grands problèmes de physique. L'enfant, cherchant la solitude, vit entre ses livres, qu'«il comprend», avec combien de fierté!

«Les grands poètes abrupts» l'attirent. Il veut du Shakespeare et du Tasso, mais non Ossian, alors si admiré. Le mépris courant, pour l'«idéologie» l'exaspère; l'ironie habituelle le fait saigner. Les sons du violon le saisissent, comme une voix de sorcier l'appelant dans d'autres mondes: il suscite pendant la nuit des appels douloureux sur les cordes. La tristesse de la défaite est en quelque mesure consolée par les révélations de ces beautés inconnues.

En 1815, «le collège» des temps de paix, pour des carrières bien définies, l'enferme pour des années, «étouffé».

«L'instruction maussade, forcée», «l'ennui, la nostalgie», «le voile terne», «l'uniformité douloureuse»... Le célèbre écrivain dit qu'il en souffre encore les conséquences. Monté sur les murs de la prison, les yeux du jeune faucon scrutent l'horizon. «Les études machinales» ne remplacent pas la nature, la famille, la nation dans laquelle il aime à se confondre. Autour de lui, les pures émotions sont objet d'ironie. «Jamais une parole de confiance, d'intimité.»

Comme lecture, il tombe de Shakespeare à Florian... «Le mauvais esclave» arrive à désirer d'être un «esclave accompli». Il relève seulement le premier amour précoce et le tressaillement d'un sentiment religieux plus précis, quoiqu'il réunît en lui les conseils d'un prêtre catholique et les douces recommandations de la mère réformée.

Un autre amour, des pensées de mort, la tentation folle de la hâter, puis trois ans dans la «prison» du collège de Lyon. Mais ici les sourires d'un prêtre raisonnable qui le comprend adoucissent les rudesses de la discipline.

Tout-à-coup la révélation de l'antiquité latine éclate et une vraie passion se réveille dans l'âme du collégien.

Malade, l'Énéide déroule ses vers à son chevet. Les «Commentaires» l'introduisent dans les réalités de l'archéologie. Les nouveaux barbares l'aident à comprendre les anciens, et il s'aperçoit qu'un temps est comme l'autre. L'idée d'écrire une histoire des invasions brille dans l'esprit de celui qui en avait vu la dernière. Mais il s'enflamme aussi pour la poésie abstraite de l'algèbre, pendant qu'il cherche, lui-même, des rythmes à exprimer sa passion pour une image de sa jeunesse.

Il entra à l'École Polytechnique en 1820. En 1825 il connut Michelet. La passion du passé, l'avidité des conceptions philosophiques remportèrent la victoire. Le monde gagna en lui un des grands agitateurs d'idées.

Dès 1823, Quinet écrit «l'Histoire de la conscience humaine» et «la Personnalité morale», en 1824. L'«Introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité» et «les Tablettes du Juif Errant», après avoir essayé d'étudier les «Institutions politiques en rapport avec la religion». Il avait appris l'allemand pour traduire Herder, au temps où il avait fini un livre sur Bossuet. «La Grèce moderne» est de 1830, alors qu'en 1839 seulement il allait prendre le doctorat à Strasbourg, avant de commencer son cours à Lyon, qui précéda celui, glorieux, de Collège de France.

* * *

En quoi se résume son système de penser? A la fin de ce livre il l'a dit lui-même, et je ne ferai que transcrire ses mots:

«Tant que la parole n'est restée, j'ai défendu la cause des peuples, des faibles, des nationalités qui demandaient à renaître. J'ai péri avec elles, il est vrai. Mais je suis enseveli avec l'Italie, avec Venise, avec la Pologne, avec les Roumains».

«Quand il sera question de patrie, quelques hommes de bonne volonté se souviendront de moi.»

C'est ce que, au milieu des Roumains enfin réunis, nous faisons aujourd'hui.

Traduction de M-LLE ILEANA ZARA

CHRONIQUE

En dehors des mémoires au texte roumain desquels est ajouté par les auteurs un résumé français, les «Mémoires de la section historique» comprennent les études suivantes :

Zénobius Pâclișanu, *Luttes politiques des Roumains de Transylvanie pendant les années 1790—1792*. Dans ce travail étendu, l'auteur présente l'opposition roumaine à la «revocatio ordinationum», l'acte d'abdication des projets de réforme de Joseph II, les discussions en vue de présenter un mémoire de protestation, l'attitude de l'évêque uniata de Blaj, Bob, et des prélats qui l'entouraient, la rédaction du *Supplex libellus Valachorum* (le titre de cette pétition nationale, signée par les deux chefs religieux de la nation, fut donné par l'éditeur et le critique saxon). Un «congrès national» fut demandé à ce moment où l'Europe orientale aussi était agitée par les idées de la Révolution française par un des agitateurs qui appuyait sur le fait que «les Roumains dépassent en nombre les autres nations de cette grande principauté de Transylvanie». Cette demande ayant été rejetée, on fit observer que depuis la mort de Joseph II les Magyars ont tenu des assemblées religieuses, les Serbes un vrai congrès national : pourquoi interdirait-on ce droit aux seuls Roumains, «les plus pauvres et les plus malheureux» des sujets de l'empereur ? Les officiers des régiments roumains présentent bientôt un autre mémoire pour revendiquer les droits élémentaires de leur nation. Le «Supplex libellus» va jusqu'à demander une autre distribution territoriale de la province en tenant compte — comme en France — des seuls accidents géographiques. Il est signé par «le clergé, l'état des nobles et celui des *citoyens* de toute la nation valaque de Transylvanie». Le mémoire fut envoyé aux instances constitutionnelles, qui s'empressèrent de l'étouffer. Les deux évêques firent ensemble un voyage à Vienne qui resta sans effet : on refusa jusqu'au bout aux Roumains l'égalité avec les autres nations. De nombreux documents en roumain, en latin, en allemand, en hongrois sont ajoutés au mémoire (série II, I, 2).

Dans une autre étude, le même traite du rôle que joua auprès des évêques roumains uniates de Transylvanie le «théologien» jésuite que leur avait imposé pour les diriger et les surveiller le gouvernement impérial. En 1746 celui qui remplissait ces fonctions était en conflit

ouvert avec le grand évêque, combattant pour la libération de ses ouailles, Jean Innocent Micu-Klein, réduit pour ce motif à s'expatrier pour mourir en exilé à Rome. Quelques pièces justificatives, en latin et en italien, accompagnent l'exposition (*ibid.*, 3).

André Rădulescu, *Le jurisconsulte Flechtenmacher*. Ce Saxon de Transylvanie, ayant fait des études à Vienne, vint en Moldavie dès 1813 et y joua un rôle très important auprès des princes qui cherchaient à donner aux Roumains de cette principauté un régime légal d'inspiration moderne. A côté du Grec Kouzanos il travailla à la rédaction du code Callimachi, publié en 1817. Il remplit pendant des années les fonctions de «nomophylax», de «gardien des lois». Il écrit parfois en grec, en latin ses consultations. A un certain moment, il voulut fonder un «Institut privé pour l'enseignement du droit romain» et se préparait en 1830 pour un cours de droit, qui fut, de fait, ouvert avec solennité. Il débute par une leçon sur le droit traditionnel et écrit des Roumains. Il s'opposa en 1836 à l'idée de remplacer le roumain par le français pour les études supérieures. Mais en 1837—8 les cours de droit étaient confiés au recteur de l'Académie Michel, un Français, Maisonnabe. Les leçons de droit en roumain ne furent reprises qu'en 1839 par le Transylvain Câmpeanu. Le «Journal juridique» que Flechtenmacher annonçait pour le 1-er janvier 1838 ne parut pas. Un grand ouvrage de droit fut aussi abandonné; le gouvernement refusa de soutenir sa publication. Le «légiste» moldave mourut en 1843. L'auteur signale les manuscrits laissés par cette personnalité intéressante (*ibid.*, 4).

Jacob Radu, *Manuscrits de la bibliothèque épiscopale uniate roumaine d'Oradea-Mare*. Nombreuses traductions de caractère religieux. Quelques ouvrages d'histoire d'un grand intérêt. Des correspondances entre les chefs du mouvement littéraire roumain en Transylvanie au XVIII-e siècle (*ibid.*, 6).

Théophile Sauciu-Săveanu, *Un fragment de lécythe funéraire attique en marbre*. Le fragment est dans une collection privée à Cernăuți. Il vient d'un marchand d'Athènes. Une femme y est représentée tenant la main à une figure masculine debout. L'époque serait le IV-e siècle a. J.-Chr. (résumé allemand) (II, 3).

Silviu Dragomir, *Origine des colonies roumaines d'Istrie*. L'auteur commence par exposer la situation des Roumains de Bosnie au XIV-e siècle, d'après les documents de Raguse. Au XV-e on les trouve en Croatie, munis d'importants privilèges, les *katounars* vivant sous leurs cnèzes qui distribuent la justice. De là ils se dirigent vers le Karst istrien. On les appelle «Vlaques ou Morlaques». D'autres prennent la voie qui les mène en Dalmatie et dans l'île de Veglia. Des Vlaques sont signalés en 1526 à Rovigno, près de Trieste, sous un «jôupan». Au XVI-e siècle on leur donne ce nom de Cici, qu'ils conservent. On croyait, dit un document de 1538, qu'ils sont des «allt Römer» (*ibid.*, 4).

J. Nistor, *Commémoration du prince Démétrius Cantemir*. Courte biographie et bibliographie roumaine de l'auteur de l'«Histoire de l'Empire ottoman» (*ibid.*, 5).

C. Marinescu, *Fondation des Métropolies en Valachie et en Moldavie*. Essai de rectifier les opinions antérieurement émises sur le sujet. L'auteur discute les rapports entre les deux premiers archevêques en Valachie au XIV^e siècle. Dans la seconde partie sont présentés largement les rapports des Moldaves avec le siège de Halitsch (*ibid.*, 6).

André Veress, *Le pèlerinage du prince Grégoire à travers la Hongrie et ailleurs (1664—1672)*. C'est presque une histoire des relations entretenues par le prince de Valachie Grégoire Ghica avec les Impériaux dans les pays desquels il se refugia, finissant par s'en dégoûter et chercher à Constantinople son pardon et sa restitution. Il a habité pendant son exil Budweis, Löcse (Leutschau) et autres places de la domination des Habsbourg. En 1667 il avait signé une profession de foi catholique. Des actes tirés des Archives de Guerre à Vienne corroborent l'exposition, très détaillée (*ibid.*, 7).

N. Iorga, *Un pâtre instituteur à l'époque de transition de la civilisation roumaine*. Il s'agit d'un fils de paysan, pâtre dans sa jeunesse, qui a raconté dans ses mémoires la façon dont après 1830 il a contribué à fonder l'enseignement primaire et secondaire en Valachie. Les mémoires de Marin Alexandresco ont été publiés en 1882 (*ibid.*, 9).

Théophile Sauciuc-Săveanu, *Memnon; le titulaire du décret d'honneur athénien*. I. G. II², I, 356. Il est question de Mentor de Rhodes, contemporain d'Alexandre-le-Grand (court résumé français) (*ibid.*, 10).

Jean C. Filitti, *Sur le «prince Negru»*. L'auteur traite largement des origines des formations politiques roumaines (*ibid.*, IV, 1).

Vintilă Mihăilescu, *Les établissements humains dans la plaine valaque vers le milieu et la fin du XIX^e siècle*. Observations faites sur la base des cartes contemporaines. De nombreuses indications concernant les infiltrations étrangères (*ibid.*, 2).

André Veress, *La campagne des chrétiens contre Sinan-Pacha en 1595*. Il s'agit de l'expédition récupératrice du prince de Valachie Michelle-Brave, aidé par ses voisins et alliés de Transylvanie et de Moldavie et par le contingent italien du Grand-Duc de Toscane. L'auteur s'appuie sur des documents inédits trouvés dans les Archives de Florence (*ibid.*, 3).

P. P. Panaitescu, *L'influence polonaise dans l'oeuvre et la personnalité des chroniqueurs Grégoire Ureche et Miron Costin*. Grégoire Ureche rédigea la première chronique moldave en roumain, à la moitié du XVII^e siècle; Miron Costin la continua et composa en outre un travail sur les origines romaines, un mémoire en polonais et un poème dans la même langue sur le passé et le présent de sa nation. L'auteur montre combien fut profonde l'influence de la Pologne contemporaine sur les deux chroniqueurs roumains. C'est tout un livre de plus de 200 pages (*ibid.*, 4).

N. Iorga, *La princesse Anca et son patronage littéraire. Une persécution politique sous les Phanariotes*. Dans la première partie est discuté le rôle de la Tzarine Anne, femme de Sratschimir de Vidin et fille d'Alexandre, prince de Valachie, dans la littérature bulgare contemporaine, qu'elle enrichit d'une collection de martyres de Saintes dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de l'Université de Gand. Dans la seconde partie est traitée l'histoire de l'opposition faite au XVIII-e siècle contre les princes phanariotes par la famille valaque des Dudescu (*ibid.*, 5).

N. Iorga, *La première histoire universelle publiée en Transylvanie. Les terres de la famille Beldy en Valachie*. Dans la première partie est présentée la première forme, dont l'impression seule avait commencé de l'«Histoire universelle» de l'abbé Millot, par quelque écrivain des Principautés, peut-être Amphiloque, évêque de Hotin. Dans la seconde sont présentés les documents sur les possessions territoriales gagnées en Valachie au XVII-e siècle par la famille hongroise Beldy (*ibid.*, 6).

N. Iorga, *Les procès des moines de Sântilie et Georges, le secrétaire polonais*. Le couvent bucovinien de Sântilie avait des terres en Moldavie. A leurs vicissitudes judiciaires est mêlé le secrétaire polonais des princes moldaves au commencement du XVIII-e siècle, Georges Xavier Strahocki, et aussi les Allemands, d'ancienne colonisation, de Cotnari, comme les Alciner (*ibid.*, 7).

J. Vlădescu, *Commencement de l'année dans les chroniques moldaves jusqu'à Ureche*. Étude de chronologie (*ibid.*, 8).

Général R. Rosetti, *Études sur la façon dont faisait la guerre Étienne-le-Grand*. Large étude sur le système militaire du plus grand des princes moldaves (XV-e siècle). Travail d'une centaine de pages, précisant beaucoup de points de détail (*ibid.*, 9).
